

LE MONDE DE LA TERRE CREUSE

ALAIN PARIS

L'œuvre d'Alain Paris a été publiée en feuilleton dans science fiction magazine
jusqu'au numéro 61 (janvier/février 2009)
puis cette publication a été interrompue.
Nous publions ci-dessous, pour nos lecteurs, la fin de cette œuvre.

En cette fin d'après-midi de novembre, alors qu'à quelques centaines de mètres se réunissait le haut conseil du Vrill, le fauteuil roulant d'Hunfried Birka remontait un étroit boyau du premier sous-sol. Le familier qui manoeuvrait le fauteuil veillait à le déplacer sans à-coup. Il n'apercevait du maître de la police secrète du Reich que sa toque de velours noir. Depuis un peu plus d'une semaine, il avait été affecté à ce poste d'infirmier et il aurait volontiers cédé sa place, même contre une obscure tâche au fin fond des Balkans ou de la Scanie.

Hunfried Birka éleva imperceptiblement la main droite, et l'infirmier arrêta le fauteuil devant une porte. Sur un autre signe, il l'ouvrit et poussa le fauteuil à l'intérieur de la cellule.

Celle-ci renfermait pour tout mobilier une couchette, une table et une chaise. Sur la table était posé un bocal près duquel gisait une créature d'une cinquantaine de centimètres recroquevillée en position fœtale. Debout au milieu de la pièce, un familier livide regardait alternativement Birka et l'homuncule.

- Je lui ai donné chaque jour tous les soins prescrits, bégaya-t-il, je lui coupais les cheveux et les ongles, je lui administrais ses bains de boue chaude et de sang frais... chaque soir, il regagnait son bocal que je bouclais soigneusement...

- Je dois donc en conclure que l'être-mandragore est encore vivant, ironisa Birka.

Le familier se tordait les mains. L'infirmier fixait un regard vide d'expression sur le mur, au dessus de la couchette.

- Je notais toutes nos conversations, plaïda le coupable en montrant du doigt une liasse de feuillets sur la table. Mais ces derniers temps, Durgar s'affaiblissait. Il restait prostré au fond de son bocal, il griffait et mordait lorsque je tentais de l'en déloger. Seigneur ? souffla le familier.

- Oui ? fit Birka d'un air distrait.

- Peut-être... cette chose n'est-elle pas morte ? peut-être est-ce une forme de sommeil, ou bien nous joue-t-elle quelque tour à sa façon ?

- Possible, grimaça le haut dignitaire en signifiant à son infirmier de reculer le fauteuil jusqu'à la porte de la cellule.. A y bien réfléchir, c'est tout à fait possible. Il y a un moyen très simple de t'en assurer, c'est de rester auprès d'elle et de la veiller jusqu'à ce qu'elle donne à nouveau signe de vie.

- Mais...

- Ouvre bien grands tes yeux et tes oreilles , ricana Birka en esquissant un signe d'adieu, de sa main recroquevillée comme une serre. Guette soigneusement le moindre tressaillement de l'être-mandragore. Souhaitons pour toi que tu sois dans le vrai... car cette porte restera close jusqu'à ce que notre ami Durgar revienne à la vie.

L'infirmier verrouilla la porte. Un visage convulsé par l'épouvante s'encadra dans le judas.

- Seigneur Birka !

- Economise les restes de nourriture dont tu disposes, dit Birka, au cas où ton attente serait plus longue que prévu.

L'infirmier rabattit le panneau du judas. On entendit les échos affaiblis des appels tandis que le prisonnier tambourinait contre la porte de la cellule.

- Service III, ordonna Birka.

Il ferma les yeux. La perte de l'être-mandragore l'affectait : Durgar aurait été capable de le renseigner à tout moment sur l'endroit où se terrait son ancien maître et créateur... et par Urien, la Sainte-Vehme aurait été en mesure de retrouver Arno von Hagen et ses complices en fuite. Malheureusement, on ignorait certains besoins vitaux d'un homuncule. Durgar avait succombé, mais à quoi? Mort « de vieillesse », maladie, charme ? Toutes les hypothèses étaient permises, même les plus saugrenues.

Birka hocha la tête. Il n'était pas homme à se décourager facilement. Après les mois de douloureuse convalescence, tout autre que lui se serait laissé aller au désespoir, mais pas le haut dignitaire. Il compensait désormais en duplicité ce qu'il avait perdu en autonomie, et parfois il songeait que cette épreuve était une sorte de bienfait : détaché de tout sentiment, de toute passion, de tout besoin, n'inspirant plus que la crainte, il pouvait se consacrer entièrement à son œuvre, faire de la Sainte-Vehme la première puissance du Reich...et un jour, la première puissance de la Terre Creuse.

- Seigneur Birka ? murmura l'infirmier.

Ils étaient arrivés dans le secteur des « Archives et Recherches », IIIème section, second sous-sol. Les appareils de climatisation émettaient leur grave ronronnement, l'air sentait le renfermé, la poussière et le papier moisi. La salle contenait des centaines de rayonnages supportant des milliers de

dossiers soigneusement répertoriés depuis des siècles. Des hommes et quelques femmes arpentaient les allées, se livrant à des travaux d'investigations, de collationnements, de recouplement.

Le responsable du Service III (« *Recherches des Ennemis Intérieurs du Reich* ») était un petit homme portant lorgnons, au nez long et fin, aux lèvres presque inexistantes. Depuis cinq ans qu'il occupait ce poste, il n'avait pour ainsi dire plus revu la lumière du jour. Son univers se limitait aux archives et aux rapports de familiers dispersés aux quatre coins de l'Europe.

- Du nouveau ? questionna Birka.

- Peut-être, fit l'autre en soutenant sans sourciller la vision du visage massacré. Tout d'abord, un aubergiste de Petite-Bretagne se souvient d'avoir logé trois hommes et une femme durant le mois d'août. Le plus grand des hommes boitillait. Ils avaient des *ausweis* parfaitement en règle et prétendaient être des voyageurs en route pour le sud de la Frankie, mais l'aubergiste pense qu'ils cherchaient plutôt à s'embarquer. Ensuite, des pêcheurs ont reconnu avoir conduit clandestinement quatre passagers en Grande-Bretagne à la fin du mois d'août. Trois hommes et une femme, toujours. Ils auraient débarqué près du cap Sankt-Alban, non loin de Swanage. Pour le moment, nous en sommes là et j'attends de nouveaux renseignements de notre antenne à Porthmouthstadt.

- Intéressant. Les trois hommes pourraient effectivement être Hagen, Urien et celui qui se fait appeler Rollo...

- Et la femme Adallinde von Torkel, acheva le responsable du Service III. J'attends un rapport plus complet de l'interrogatoire des pêcheurs pour me prononcer avec certitude.

- Ils seraient donc maintenant à Grande-Bretagne, murmura l'infirmier. Qui avons-nous à Londonstadt ? Klarr, n'est-ce pas ?

- Gregor Klarr, seigneur Birka.

- Il a déjà fait de l'excellent travail dans le passé, reconnut Birka. Je préparerai des instructions que vous ferez envoyer par le télégraphe optique.

L'homme du Service III acquiesça. L'usage du télégraphe optique était réservé à l'armée et, par conséquent, son utilisation n'était que rarement autorisée par l'empereur mais, dans le cas présent, Birka se faisait fort d'obtenir une autorisation. Il renvoya son interlocuteur.

- Promène-moi un moment à travers les services, ordonna-t-il à l'infirmier.

Et l'un poussant l'autre, ils déambulèrent ainsi dans les sous-sols de « Zum Turken ».

27

*Grande-Bretagne – Protectorat de Celtique.
Hiver de l'année 802 du Reich.*

L'aube se levait à peine. Des paquets de pluie glacée crépitaient contre les volets de bois plein. Blottis au fond du lit à tête sculptée, Arno et Adallinde écoutaient la rumeur de la tempête. Quelque part, un objet métallique grinçait, probablement la chaîne du puits. Dans la chambre, la grisaille succédait aux ténèbres. L'ameublement de la pièce au plafond barré de solives se réduisait au strict minimum : le lit, un coffre à habits, un seau pour les ablutions et une lampe à pied de fer torsadé fichée dans le sol de terre battue.

Adallinde bâilla et Arno l'attira contre lui. Depuis un peu plus de cinq semaines, ils faisaient couche commune et n'étaient toujours pas rassasiés l'un de l'autre.

Parfois, Arno se demandait si, Horsa vivant, les choses auraient évolué de cette façon. Il n'osait poser la question à la jeune femme, craignant une réponse différente de celle qu'il souhaitait.

La propriété était située près de Woking, un village proche de Londonstadt. Propriété et village ainsi que les hameaux voisins, constituaient le domaine d'un *junker* nommé Ejnar bo Svear. Svear n'était pas membre du Groupe Stern, mais son fils avait mystérieusement disparu lors d'un séjour à Londonstadt, une dizaine d'années auparavant. Cette disparition portait si fort la marque de la Sainte-Vehme que Svear, depuis, vouait une haine implacable à la police secrète de l'Empire. Il acceptait d'héberger des fugitifs lorsque de discrets émissaires venaient le contacter. Dans le cas présent, il n'avait demandé aucune explication, se contentant de mettre le pavillon de chasse à la

disposition des fugitifs. Depuis leur débarquement en Grande-Bretagne, c'était le quatrième havre qui s'offrait ainsi à Adallinde et à ses trois compagnons.

- Rollo et Urien sont déjà levés, dit Arno en tendant l'oreille.

Adallinde leva la main et effleura la cicatrice que dissimulait une frange de cheveux : après d'innombrables applications d'emplâtres, la marque du fer s'était légèrement estompée sans toutefois s'effacer : il suffisait à Arno d'en apercevoir le reflet dans un miroir pour retrouver, intacte, sa colère.

Adallinde se leva et alluma la lampe. La mèche huileuse répandit sa clarté dans la petite chambre. A son tour, Arno se leva et s'habilla. La pluie redoublait de violence contre les volets. Les deux jeunes gens firent une rapide toilette avant de passer dans la pièce voisine où attendaient leurs deux compagnons.

Rollo avait troqué sa tenue jaune et orange contre des vêtements plus discrets de marchand aisé : manteau court bordé de fourrures, chausse collantes et chapeau de feutre. Urien portait également des chausse collantes et un chapeau orné d'une plume.

- Mangez, proposa Rollo.

Il montrait les fouaces qui accompagnaient la bouillie de gruau cuite au lait et enrichie de jaunes d'œufs.

- C'est pour aujourd'hui, n'est-ce pas ? demanda Arno.

Rollo acquiesça.

- C'est effectivement aujourd'hui que nos chemins se séparent... provisoirement, je l'espère.

Je dois escorter Adallinde vers la côte ouest d'où elle embarquera pour Erin. Ensuite, je repartirai pour Nuremberg où nos camarades ont bien des difficultés à se réorganiser après les rafles de l'été et de l'automne. Plusieurs des nôtres ont été arrêtés, torturés et sans doute exécutés...

- Erin ? questionna Adallinde, pourquoi Erin ?

- La Sainte-Vehme y est moins active qu'ailleurs. Une fois là-bas, vous ne risquez plus rien.

- Mais... quel sera alors mon rôle ?

- Le plus important de tous : enseigner à nos jeunes enfants ce qui est actuellement réservé à l'élite : lire, écrire, compter, connaître la vérité sur le passé, démontrer les mensonges de l'histoire officielle.

Adallinde baissa la tête. L'idée de s'exiler ne lui souriait pas.

- Bon, fit Arno, Adallinde part pour Erin, et vous retournez à Nuremberg. Mais en ce qui concerne Urien et moi-même ?

- Londonstadt, répondit Rollo. Vous serez pris en charge par ceux qui nous ont offert gîte et couvert depuis notre arrivée en Grande-Bretagne... Urien vous donnera plus amples détails.

- Je refuse de rester terré pendant des mois ! protesta Arno.

- A Londonstadt, précisa Rollo, on vous remettra certains documents dérobés à l'Université de Cantorbéry. Urien aura pour mission de les authentifier avant que vous ne les rapportiez sur le continent.

- Quel genre de documents ?

- Vous le saurez le moment venu. Croyez-moi sur parole : quand vous combattez pour le Groupe Stern, chacun de vos actes a son objectif ! Transmettre ces documents à ceux qui les attendent est aussi important que de soulever des provinces ou de tendre des embuscades aux familiers de la Sainte-Vehme.

- D'accord, admit Arno.

Il enviait à Rollo les responsabilités qu'il exerçait au sein de Stern, et plus d'une fois, il s'était interrogé à propos de son origine sociale : Rollo savait parfaitement lire et écrire, aussi bien la gothique que la runique ou la caroline, sans doute aussi la celtique. Il possédait des connaissances en histoire, géographie, géopolitique et héraldique. Sa formation aurait pu être celle d'un fils de famille aisée, voire d'un lettré assermenté ou d'un maître-astrologue. Arno dont les études s'étaient résumées à l'essentiel, devait reconnaître que l'homme le surpassait dans la plupart des domaines, y compris le maniement des armes.

« Quelle véritable identité se dissimule derrière ce nom de Rollo ? » s'interrogea-t-il une fois de plus.

Adallinde quitta la table et passa dans la pièce voisine où elle rassembla ses affaires personnelles. Arno la rejoignit et, refermant la porte derrière lui, enlaça la jeune femme.

- Nous ne nous reverrons pas avant plusieurs mois, murmura-t-elle.

- Probablement. Prends soin de toi, en Erin.

- Je serai en sécurité. Mais toi... si Hunfried Birka est encore vivant, il mettra tout en œuvre pour se venger.

- Alors tant pis pour lui si nous nous retrouvons face à face ! gronda Arno.

Une heure plus tard, quand Arno et Urien quittèrent le pavillon de chasse, il faisait grand jour. Depuis un moment déjà, Adallinde et Rollo avaient franchi les premières collines. Les deux jeunes gens prirent la direction opposée. Vêtus comme d'honorables marchands, munis de papiers parfaitement en règle, ils traversèrent bois et champs et atteignirent la voie impériale qui conduisait à Londonstadt.

Londonstadt n'était pas la ville la plus peuplée du Protectorat de Celtique. Ses soixante mille habitants ne pouvaient rivaliser avec les cent vingt milliers de Leicester. Elle n'était pas non plus le centre culturel du Protectorat : Cantorbéry jouait ce rôle grâce à son université. Mais par sa position stratégique et son ancien passé de capitale des Anglo-saxons, Londonstadt gardait une réputation qui s'étendait au delà de la province.

Ainsi le Reichsprotekteur désigné par l'empereur résidait dans cette cité, laquelle abritait également une importante antenne de la Sainte-Vehme et une loge de la Société du Vrill dirigée par l'octogénaire mais toujours vert Maître Roax.

Un imposant mur d'enceinte avait autrefois entouré la ville, souvenir du temps où les incursions des rebelles gallois et écossais terrorisaient la province. Puis l'armée de Hermann V était venue à bout des rebelles, et l'enceinte s'écroulait par pans entiers, et des citoyens indéclicats contribuaient à cette dégradation : ils subtilisaient des moellons pour consolider leur propre maison.

La celtique – et plus particulièrement la Grande Bretagne, était loin de représenter la plus riche province du Reich. Les empereurs se désintéressaient de cette île où jamais aucun d'entre eux n'avait mis les pieds depuis le Premier. A côté d'universités aussi réputées que Heidelberg, Uppsala ou Athènes, celle de Cantorbéry faisait pâle figure. En réalité, la principale utilité de la Grande Bretagne était de fournir des esclaves robustes et endurants à la fatigue, des chevaux pour les armées du Reich, du charbon pour les fourneaux des industries sidérurgiques et métallurgiques, du varech utilisé comme engrais dans les terres à blé de Frankie et d'Ukraine.

- Et maintenant, demanda Arno tandis que les deux cavaliers franchissaient une porte en mauvais état gardée par un peloton de soudards dépenaillés, la lie des armées impériales, puis-je savoir où nous allons ?

- Tobroukplatz, répondit Urien, mais j'ignore où elle se trouve !

Il avisa un gamin loqueteux à l'air effronté qui bayait aux corneilles au milieu de la rue, et s'enquit de leur destination. Le gamin était enveloppé dans une vieille cape de coupe militaire probablement volée à quelque soldat auxiliaire celte. Il souleva son bonnet, découvrant la broussaille de sa chevelure, et répondit dans un mélange de german et de saxon :

- Vo'lez am Tobroukplatz gehen, messer ? Wollen sie j'compagne vous für drei groschens ?

- Un groschen et pas plus ! gronda Urien, et estime-toi heureux !

- Zwei groschens, messer, ricana le gosse en s'inclinant, und sie gehen Tobroukplatz mit mir, d'accord ?

- D'accord, intervint Arno.

Urien laissa tomber deux pièces de cuivre dans la main crasseuse du gamin qui fit une cabriole et saisit les rênes des montures. Guide et cavaliers remontèrent des ruelles sordides, traversant les quartiers les plus excentrés de la cité.

- Infect, bougonna Urien en jetant des regards dégoûtés autour de lui. J'avais entendu parler du laisser-aller de cette province mais à ce point, c'est une honte !

Il fallait reconnaître que Londonstadt était bien la ville la plus sale qu'Arno eut jamais visitée. Kiev, Warsaw, Salzburg, Dresde ou Nuremberg méritaient le nom de cité : celle-ci, avec ses façades lépreuses, ses rues jonchées d'ordures, ses miséreux partout, donnait une piètre image de la Celtique.

- Tobroukplatz, messer, indiqua le gamin en montrant, à l'extrémité de la rue, une sorte de foire d'où s'échappaient musique et vociférations. Wollen sie drinken bonnes bières, oder trouver kleine mädchen, sehr schön...

- Fiche le camp, grogna Urien en reprenant la bride de sa monture.

Le gamin fit une série de cabrioles et s'apprêtait à filer lorsque Urien le héla :

- Pour un autre groschen, garderais-tu nos chevaux un moment ?
 - Bien sûr, messer !
 - Dans ce cas, attends-nous ici et ne t'éloigne pas de t'éloigner ou gare à toi !
- Le garçon tendit la main.
- A notre retour, dit Urien.

Suivi d'Arno, il se dirigea vers la place et se faufila dans la cohue. En ce lieu se tenait une foire permanente où se côtoyaient dès les premières lueurs du jour bourgeois et mendiants, soldats en permission et prostituées, portefaix et maraîchers venus de la campagne, jeunes gens en goguette et gredins des bas-fonds. Aux étalages de fruits et légumes succédaient des baraques de bateleurs. Un barbier officiait en plein air, l'arracheur de dents exerçait son art sur une estrade au son des roulements de tambour. Des dresseurs de chèvres, de chiens et d'ours présentaient leurs numéros à quelques pas du cracheur de feu et du prétendu ascète indo-iranien au visage barbouillé de brou de noix. Celui-ci s'enfonçait des aiguilles dans les joues, la gorge, la poitrine et les cuisses, en promettant plus encore avec un clin d'œil égrillard. Un individu à la face couperosée annonçait, sur le seuil de sa tente, le spectacle haut en couleurs d'une famille d'improbables « quechuas nains » venus tout droit de l'Empire Andin. « Les filles sont de vraies beautés en miniature, et pas bégueules, ça non ! » clamait-il. Puis baissant la voix, il promettait des seins mirobolants et, dans un chuchotement, des sexes complètement épilés.

Arno et Urien dépassèrent la baraque d'un montreur de silhouettes. L'artiste présentait « La Geste héroïque de Rommel le Preux écrasant les armées du Chaos à Tobrouk », ainsi que « Les Vaillances de Paulus face au Khan Staline ». Il proposait aux spectateurs la vision unique du Premier lui-même et de ses braves et loyaux chevaliers Hermann Goering, Heinrich Himmler, Reinhardt Heydrich et Joseph Goebbels.

Un peu plus loin, une troupe d'acteurs présentait « Les amours d'Unity Mitford, la louve de Celtique », pièce en deux actes et six tableaux.

Bousculés, tirillés, les deux jeunes gens traversèrent la place. Plusieurs roulotte stationnaient dans la boue grasse où s'ébattaient porcelets, chiots et petits enfants. Un véhicule couvert d'une patine de saleté arborait une pancarte portant l'inscription en écriture caroline :

THORBJORN

Elève de Maître Roax

DIVINATION

- C'est ici, dit Urien en invitant Arno à grimper les degrés de la petite échelle.
- Installez-vous, proposa Thorbjorn en indiquant deux mauvaises chaises pailées à ses visiteurs.

Le spécialiste en divination était un petit bonhomme corpulent au crâne chauve, au visage orné d'une barbiche blonde clairsemée. Il était vêtu d'une robe bleu nuit qui avait connu des jours meilleurs. Ses doigts étaient chargés de bagues dont la plus scintillante aurait à peine suffi à régler le prix d'une vieille couverture de cheval. Il parlait d'une voix sépulcrale qui convenait parfaitement à l'exercice de son art.

- Pour deux prospères seigneurs comme vous, je donne le choix entre l'astragalomancie, la catoptromancie, la céromancie, la chiromancie, la cléromancie, l'orniphomancie, l'oénomancie, la myomancie ou la géomancie... et même l'anthropomancie si vous êtes décidés à y mettre le prix, ajouta-t-il à voix basse.

- Que vive Stern, dit Urien sans quitter des yeux le bonhomme.

Sous son manteau, il serrait le manche de sa dague.

- Et malheur à ses ennemis, répondit l'autre, impassible. Un instant, ajouta-t-il en se levant. Il mit le verrou et se retourna vers ses visiteurs.

- Je vous attendais plus tard dans la journée.

La main d'Urien relâcha sa pression sur le manche du poignard. De son côté, Thorbjorn toucha du bout des doigts la cote de fines mailles dissimulée sous sa robe.

- La Sainte-Vehme est sur les dents, grimaça-t-il. Klarr – c'est le dignitaire local - a reçu un message : il recherche deux hommes âgés de vingt à vingt-cinq ans. Le premier plutôt grand, maigre, boitant bas d'une jambe. L'autre porte une ancienne marque de fer rouge sur le front. Les familiers rôdent partout. Ils ont fait passer le mot aux mendiants, aux saltimbanques, aux coupe-jarrets. Une récompense de trente thalers en or est promise à qui permettra d'appréhender les deux individus.

Urien tressaillit.

- Nous avons laissé nos chevaux en garde à un gamin.

- Dans ce cas, il n'y a pas une minute à perdre. En quittant ma roulotte, vous prendrez la première rue sur votre gauche – une taverne fait l'angle. Vous remontrerez jusqu'à Ameryplatz puis vous descendrez la deuxième rue à votre gauche jusqu'aux quais que vous longerez vers l'aval. « L'U-Boat », vous verrez : l'enseigne représente un navire sans voiles ni rames. Vous commanderez chacun une pinte d'ale que vous réglerez avec ces pièces, conclut Thorbjorn en remettant deux rondelles de cuivre à Urien. A présent, filez et ne traînez pas en route !

Il les accompagna au bas de l'échelle, jouant son rôle de saltimbanque, puis il suivit des yeux ses visiteurs tandis qu'ils s'éloignaient dans la foule.

Le chef des familiers, grand gaillard au visage orné d'une courte barbe noire, se pencha sur le gamin.

- Tu auras la récompense si les deux suspects sont bien ceux que nous cherchons. Conduis-nous !

- Par ici messer kaptain, par ici !

Sans se soucier des protestations, une vingtaine d'individus vêtus de noir enfoncèrent les rangs serrés de la populace. Ils renversaient les étals, piétinaient les fruits et les légumes, frappaient les récalcitrants à grands coups de crosse.

- Ainsi tu les as suivis à leur insu jusqu'à la roulotte du devin, gronda le capitaine.

- Oui, messer, c'est cela... quand je toucherai la récompense...

- Plus tard ! rugit le chef des familiers en poussant le gamin devant lui. La nouvelle de l'arrivée des sbires de la Sainte-Vehme se propageait sur la place comme une traînée de poudre. Dans sa roulotte, Thorbjorn perçut la rumeur. Il écarta un rideau et observa les remous qui agitaient la populace, les hommes en noir qui se frayaient un passage à travers les baraques et les tentes. Il saisit un épais coutelas caché sous des coussins et arma un vieux pistolet à rouet.

- Bon, dit-il à mi-voix. Si ma route doit s'arrêter ici, autant emmener avec moi quelques-uns de ces misérables

Il ouvrit tout grand la porte.

- Thorbjorn ! C'est lui ! brailla le garçon.

Le devin leva le bras et pressa la détente de son arme. Le coup tiré à bout portant emporta le visage du plus proche familier. Thorbjorn jeta son pistolet devenu inutile. Avec une agilité remarquable pour un homme de sa corpulence, il fit un bond de côté et évita la pointe d'une épée. Il balançait son coutelas, égorgea un autre sbire. Une lame le frappa en pleine poitrine et se brisa.

- Il porte une cotte ! glapit un familier.

- Je le veux vivant ! hurla le capitaine.

Mais Thorbjorn n'était pas décidé à se laisser prendre. Il joua une nouvelle fois du coutelas et un troisième familier s'effondra, le ventre ouvert.

Il ne pouvait cependant résister plus longtemps, et pas à pas, il recula. Une pointe lui entama le bras droit. Se jetant à l'intérieur de la roulotte, il referma la porte derrière lui.

- Enfoncez cette porte !

Avec un grand rire, Thorbjorn saisit un tonnelet pourvu d'une courte mèche. Il battit le briquet et enflamma le cordon.

Les familiers firent un bond en arrière mais il était déjà trop tard. La roulotte se désintégra, vomissant la mort, éparpillant les corps déchiquetés. Un panache de fumée noire monta au dessus de la place. Les yeux agrandis d'horreur, les survivants contemplaient le carnage.

28

L'écho de l'explosion parvint jusqu'à Urien et Arno, mais ils ne pouvaient faire le rapprochement avec l'homme qu'ils venaient de quitter, et ils se contentèrent d'accélérer le pas. Ils jouèrent des coudes pour atteindre Ameryplatz puis, suivant les instructions de Thorbjorn, ils empruntèrent la seconde rue sur la gauche et ils constatèrent que la physionomie du quartier changeait : moins d'étalages et plus d'officines louches, de tavernes et de boutiques de prêteurs sur

gages. Des ivrognes cuvaient leur mauvaise bière sous les porches, des individus aux mines peu engageantes jouaient aux dés et aux osselets sur les pavés disjoints de ruelles si étroites que deux hommes, en écartant les bras, auraient pu toucher les maisons qui les bordaient. La lumière du jour n'effleurait qu'à peine la chaussée et, derrière les fenêtres aux carrelages serties de plomb, brillaient les lumières mouvantes des bougies.

Bien avant d'arriver sur les docks, ils perçurent les relents de poisson, de vase, de crasse et d'ordures. Enfin ils atteignirent les bassins. Des embarcations de toutes tailles mouillaient face à des bâtiments aux façades lépreuses. Les quais étaient encombrés de futailles. Ici, un groupe d'esclaves enchaînés attendait le résultat de tractations entre un capitaine marchand et un trafiquant, là des négociants consultaient des listes de fret. Un prêteur sur gages accompagné de ses gardes du corps examinait les objets proposés par des joueurs décavés. Adossée à une bitte d'amarrage, une femme sans âge, son bébé endormi contre son sein flétri, chantonait d'une voix éraillée.

Les bas-fonds de la Tamise apparaissaient par endroits, et des gibets se dressaient au dessus de la boue. Des cadavres se balançaient au vent, certains portant des écriteaux en travers de la poitrine : « voleur », « assassin », « naufrageur », « pirate ». Des corbeaux tournoyaient autour des plus frais, les autres n'étaient que chairs momifiées.

Arno avisa une enseigne représentant un étrange esquif sans voiles ni rames.

- C'est ici !

Blottie entre deux façades plus larges, la taverne ne possédait qu'une seule fenêtre barbouillée de crasse : impossible de distinguer quoi que ce soit à l'intérieur. Une volée de marches glissantes permettait d'accéder à une porte vermoulue. Après une courte hésitation, Arno descendit le petit escalier et poussa l'huis.

L'odeur lui sauta au visage, un mélange de sueur, de bière aigre et de graillon.

Sous des poutres basses s'alignaient tables et bancs où buvaient et mangeaient des matelots. Un comptoir couvert de chopes courait le long d'un mur orné de filets de pêche et de peintures naïves sur bois représentant des scènes du passé : « *L'amiral Raeder de la flotte océane recevant la Croix de Fer des mains du Premier* ». Bien sûr, le visage du Premier restait dans l'ombre, comme l'exigeait la loi.

Ils s'assirent à un coin de table, près de trois vieux marins silencieux. Une souillon s'approcha et Arno commanda deux pichets.

Un long moment s'écoula. Autour d'eux, les conversations allaient bon train. Ni Arno, ni Urien ne remarquèrent le petit homme à face de fouine assis dans un recoin. Lui, par contre, ne les quittait pas des yeux. Il resta un moment devant sa chope puis il se leva et, louvoyant entre les buveurs, gagna la sortie. Au même moment, la souillon reparut et se pencha sur Arno.

- Le patron vous attend. L'escalier au fond.

Le petit homme avait déjà refermé la porte de la taverne et il remontait le quai à pas précipités. Il tourna à l'angle d'une ruelle, le sourire aux lèvres, comme s'il se racontait une bonne plaisanterie. Soudain, entendant des pas derrière lui, il se retourna. Une silhouette titubait. Le petit homme repoussa brutalement l'ivrogne.

Une sensation de froid lui mordit le bas-ventre. La lame à désosser remonta jusqu'au sternum. Le regard déjà vitreux du petit homme croisa celui de son meurtrier, d'où toute trace d'ébriété avait disparu.

- *Que vive Stern !* Crève, charogne, et que la Sainte-Vehme puisse crever avec toi !

Le familier se ratatina sur le pavé. L'assassin escamota son couteau à désosser, tourna les talons et sortit de la ruelle. Un long moment s'écoula avant que des gosses rassurés par l'immobilité du cadavre, ne lui arrachent son manteau. Ils revinrent plus tard et le soulagèrent de ses bottes, de son bonnet et d'un stylet trouvé sous la chemise de toile grossière. A la nuit tombée, quand la patrouille de la prévôté s'aventura sur les quais, le cadavre du familier gisait nu.

La patron de la taverne avait le teint si basané qu'il ressemblait à un zélateur du Grand Mufti. Répondant au nom de Stede, il portait la boucle d'oreille des anciens écumeurs de la mer d'Erin, et parlait d'une voix étouffée. Arno et Urien devaient tendre l'oreille pour comprendre ce qu'il disait.

La pièce pouvait passer pour une chambre avec ses deux hamacs, son coffre de marin, sa table et ses deux tabourets.

- Que vive Stern, dit Stede. Thorbjorn est mort : la Sainte-Vehme a réussi à le coincer après votre visite, mais le sacré bougre a emmené pas mal de monde avec lui ! Nous viderons plus tard

quelques chopes à son souvenir. Autre chose : une mouche de la Sainte-Vehme vous a identifiés lorsque vous êtes entrés dans la taverne... sans doute rêvait-elle déjà à la récompense.

- Dans ce cas, s'inquiéta Urien, il faut...

- Doucement, ricana Stede. La petite mouche ne nuira plus à personne. Elle a définitivement cessé de bourdonner.

Il se leva et s'approcha du coffre.

- Voilà pourquoi vous êtes ici.

Il rabattit le couvercle, dévoilant d'épais volumes reliés de cuir ainsi que des instruments étranges. Arno et Urien se penchèrent à leur tour, et Urien saisit un volume.

- « *Mémoire sur les principes des mouvements célestes* », lut-il à haute voix.

Il passa une main tremblante sur son front brusquement couvert de sueur, puis il plongea de nouveau dans le coffre et extirpa un autre ouvrage.

- « *Des révolutions des orbés célestes...* »

Il ouvrit fébrilement le livre en murmurant le mot :

- Copernic !

- De quoi s'agit-il ? questionna Arno.

- Tycho Brahé ! souffla Urien, c'est incroyable ! Où vous êtes-vous procuré ces ouvrages ?

- Un de nos frères a découvert tout ceci dans une pièce murée de l'université de Cantorbéry, et il a risqué sa vie pour nous le faire parvenir. Si j'en juge par votre réaction, cela en valait la peine..

- La peine ? exulta Urien en arpentant la pièce de long en large, en proie à une véritable fièvre, la peine ? Des dizaines de maîtres-astrologues donneraient leur main droite pour jeter un coup d'œil sur ces livres !

- Vous aurez tout le temps disponible pour en vérifier l'authenticité, dit le tavernier. Après les incidents d'hier, la Sainte-Vehme va boucler Londonstadt, portes fermées, Tamise interdite à la navigation, barrages en amont et en aval. Mais d'ici une quinzaine, les choses devraient se tasser et nous vous ferons gagner la côte... de là, vous rembarquerez pour le continent.

- Rollo a précisé que nous remettrions le contenu de ce coffre à certaines personnes, rappela Arno. De qui s'agit-il ?

Stede haussa les épaules.

- Leurs noms ne vous apprendraient rien... je peux seulement vous indiquer que votre destination sera Heidelberg.

- Je connais Heidelberg, dit Urien qui reprenait ses esprits. J'y ai passé plus de six mois, dans les locaux de l'université.

- Alors vous retrouverez peut-être de vieilles connaissances, rétorqua Stede. Bon, je vous laisse. Vous êtes ici en sécurité. Je vous monterai moi-même vos repas.

Resté seul avec son compagnon, Arno soupira. La perspective de passer une quinzaine de jours entre ces quatre murs ne l'enchantait guère. Son esprit était ailleurs, en mer d'Erin, avec Adallinde...

- M'expliqueras-tu quelle importance tu peux attacher à ces bouquins poussiéreux ? demanda-t-il à Urien.

- Nicolas Copernic était un maître-astrologue qui vivait à l'époque du Premier – ou peut-être avant, nous ne sommes certains de rien. Mais ses travaux tendaient à prouver que la Terre tourne autour du soleil. Entends-tu, Arno ? Les planètes, dont la Terre, décrivent de grands cercles autour du soleil ! Copernic a ouvert la voie à d'autres astrologues comme Giordano Bruno qui fut condamné au bûcher par la Sainte-Vehme de son époque. Bruno allait encore plus loin que Copernic : il estimait que le soleil n'est pas du tout le centre de l'univers, et que d'autres mondes existent, semblables à notre système solaire !

- Hérésie ! murmura Arno.

- Non pas hérésie, mais vérité, dit Urien en s'asseyant sur le plancher devant le coffre béant.

Le dogme de la Terre Creuse est le fondement du Reich... le Premier et ses fidèles avaient besoin d'un univers bien clos au sein duquel se serait développée la race supérieure... mais si nous arrivons à démontrer les anciennes théories de Copernic, de Bruno, de Newton, Galilée, Kepler... nous porterons un coup décisif à nos ennemis dont le pouvoir repose sur le mensonge. Nous pouvons les battre sur leur propre terrain en divulguant les écrits d'autrefois, en révélant la vérité.

- Mais... hésita Arno, la Société du Vrîl recherche toujours les passages vers les autres sphères... si elle trouvait ces passages ? Cela ne prouverait-il pas que les Hérétiques sont dans l'erreur ? Que ton... Copernic s'est trompé ?

A l'expression du visage d'Urien, il sentit que le coup avait porté. Son compagnon grimaça, soudain silencieux. Enfin, il déclara :

- Ces passages n'existent que dans l'imagination des sociétaires du Vrîl, et nous le prouverons grâce à ces ouvrages !

Il se détourna, signifiant que pour sa part, toute discussion était close. Dans les heures qui suivirent, et jusqu'à la tombée de la nuit, il explora le coffre en poussant des exclamations exaltées chaque fois qu'il découvrait un nouvel incunable. Sous le regard perplexe d'Arno, il inventoria les instruments qu'il nommait à mesure qu'il les déposait sur le plancher.

- *Quadrant*... lorsque le plan de cet objet est orienté en direction du soleil, l'ombre de la cheville de bois plantée au sommet d cet angle droit permet à l'utilisateur de lire sur la graduation la hauteur du soleil ! Et un *triquètre* ! Incroyable ! Grâce à ces œilletons, je peux viser un astre et en évaluer la hauteur !

Arno observait avec curiosité, sans réellement comprendre ce qui motivait l'enthousiasme d'Urien. Il ne saisissait pas non plus pourquoi l'apprenti astrologue se pâmait de plaisir devant le schéma de ce qu'il nommait « *la sphère armillaire de Copernic* ».

- Tu ne te rends donc pas compte ? Ces cercles représentent le ciel, notre ciel, ainsi que les mouvements des astres !

Pour finir, Arno se hissa dans un hamac et tenta de sommeiller, en vain, car son esprit vagabondait à la recherche d'Adallinde et de souvenirs plus anciens... Voroniklovo...

« Après tout, songea-t-il en revenant à ses préoccupations immédiates, les hérétiques ont peut-être raison et les fondements du Reich s'écrouleront, entraînant le reste avec eux... »

Stede apporta un frugal souper et leur confia les dernières informations qui circulaient dans Londonstadt : le dignitaire Klarr multipliait les efforts pour retrouver les deux fugitifs, les familiers quadrillaient la cité, le couvre-feu avait été instauré, et les rafles se succédaient.

- Mais ici, vous ne risquez rien.

Au neuvième jour de leur réclusion, le tavernier parut dans la soupente avec une expression mi-enjouée, mi-inquiète, si bien qu'Arno lui posa la question :

- Des nouvelles, Stede ?

- Nous ne savons pas encore si nous devons nous réjouir ou nous inquiéter, mais des évènements de grande importance se produisent actuellement sur l'Obersalzberg.

29

Obersalzberg.

Hiver de l'an 802 du Reich.

Irène von Vargo ouvrit les yeux. La chambre était silencieuse, une lampe à huile brûlait dans un angle de la pièce et projetait de grandes ombres mouvantes sur les murs tendus d'épaisses tapisseries.

La maîtresse de l'empereur tendit la main et ne rencontra que la fraîcheur du drap froissé. Manfred avait quitté leur couche depuis un moment déjà... mais quelle heure était-il au juste ? Elle tourna les yeux vers l'imposante horloge mécanique : plus de trois heures du matin.

Tout à fait éveillée à présent, Irène se leva et s'enveloppa dans une robe de chambre. Pieds nus sur le tapis en laine de vigogne, un cadeau personnel de l'Inca, elle gagna la fenêtre et écarta les rideaux. La pleine lune irradiait une froide clarté, par delà les vitres blanchies de gel. Un feu brûlait en contrebas, probablement dans l'enclos aux esclaves. Deux ou trois fenêtres du Platterhof étaient encore éclairées : quelques invités de l'empereur poursuivaient une beuverie, une partie de dés ou de cartes.

La jeune femme soupira. De plus en plus fréquemment, l'empereur découchait, mais malgré ses efforts, Irène n'avait pu découvrir où il se rendait. Les premiers temps, elle avait soupçonné une rivale, mais à l'exception de ses quatre suivantes, aucune femme ne restait au Kehlsteinhaus une fois la nuit tombée, et les suivantes logeaient dans la pièce contiguë...

Alors où allait-il ? Et pour faire quoi ?

Malgré l'épaisseur de sa robe de chambre, elle frissonna et regarda la couche tiède. Elle ferma les yeux, les deux mains pressées sur son ventre, guettant les mouvements de la créature qui bougeait en elle.

Un fils ! Ce sera un fils ! Depuis qu'elle avait la certitude d'attendre un enfant, la question du sexe de ce bébé l'obsédait. Accoucher d'une fille ne lui serait d'aucun profit... en revanche, un garçon bouleverserait toutes les données...

Mais si on découvre mon état, une véritable cabale se déchaînera contre moi, et Manfred ne m'apportera aucun soutien, au contraire. Il m'exilera de l'Obersalzberg après m'avoir obligé à épouser un rustre de son entourage.

La loi secrète stipulait que l'empereur ne devait en aucun cas générer un éventuel héritier. Le trône étant électif, on ne pouvait prendre le risque d'établir une dynastie dont le principe aurait été contraire aux volontés du Premier.

« Car mes successeurs poursuivront mon œuvre jusqu'au jour où je reviendrai » avait-il décrété, et il en était ainsi depuis huit cents ans... mais Irène était bien décidée à changer cette loi.

Elle rouvrit les yeux et sourit. Dissimuler le plus longtemps possible, puis, le moment venu, placer Manfred devant le fait accompli et manipuler ce caractère faible....

Un bruit de pas lui fit soudain dresser l'oreille. Elle se tourna sur le côté, feignant de dormir. La porte s'ouvrit, Manfred traversa la pièce et se coucha. Son souffle était précipité, comme si l'empereur était sous le coup d'une intense émotion. Irène se contraignit à ne pas bouger. Les minutes s'écoulèrent puis un ronflement monta, crescendo.

« Il faut que je sache », décida la jeune femme.

- Voyons, dit Lothar von Vargo en regardant tout autour de lui pour s'assurer qu'aucun indiscret ne risquait de surprendre ses propos, Manfred a encore une fois découché, mais cette fois, je pense apporter une réponse... ou du moins un élément de réponse.

- Oui ?

- La Société du Vrill : Maître Abogard passe ses nuits au Kehlsteinhaus, en secret. Manfred lui a fait installer un laboratoire à proximité de son cabinet privé.

- Un laboratoire ? interrogea Irène.

- Oui, acquiesça Lothar. Ce que le vieux fou peut bien trafiquer, je l'ignore.... A l'exception d'Abogard, seuls l'empereur et son valet de chambre Anton possèdent une clé de ce laboratoire. Je suppose que notre maître-astrologue se livre une fois de plus à des recherches inavouables, et que ces recherches intéressent tout particulièrement l'empereur.

- Quel genre de recherches ?

Lothar caressa son menton rasé de près.

- Des recherches interdites par la loi et sévèrement réprimées par la Sainte-Vehme. Il y aurait de la sorcellerie là-dessous que je ne serais pas autrement étonné.

- Il faut en savoir plus, grimaça Irène.

- C'est aussi mon avis... ne serait-ce que pour disposer d'un moyen de pression sur l'empereur... mais toi, comment te sens-tu ?

- Pour le moment, tout va bien.

- Tes suivantes ?

- Elles n'ont pas encore pu s'apercevoir de quelque chose... et lorsqu'il sera impossible de leur cacher mon état...

- Elles n'auront pas d'autre choix que d'entrer à leur tour dans le secret, gronda Lothar.

Il sentit une vague hésitation dans l'attitude de sa nièce.

- Si tu as quelque chose d'autre à me confier, parle sans crainte.

- Je songeais, murmura Irène, pour revenir à Manfred, que deux précautions valent mieux qu'une.

- C'est à dire ?

Irène se pencha sur son oncle et chuchota quelques mots à son oreille. Le Reichsminister tressaillit. Irène insista et Lothar secoua la tête.

- Es-tu folle ? Evoquer pareille solution nous condamnerait au bûcher !

- Il faut mettre tous les atouts de notre côté. Souhaitez-vous retourner moisir dans votre propriété d'Ukraine, mon oncle ? Personnellement, je n'ai pas la moindre envie de quitter l'Obersalzberg, pas avec le destin que j'entrevois pour notre famille !

- Mais... ça ! frissonna Lothar.

- Laissez-moi faire, dit la jeune femme en se redressant, et je vous promets que vous ne le regretterez pas !

Deux jours plus tard, l'oncle et la nièce se retrouvèrent dans la même pièce du Berghof. Lothar verrouilla la porte, inspecta tentures et tapisseries et tira les rideaux. Revenant à son bureau, il se laissa tomber dans son fauteuil et passa une main tremblante sur son front. Irène extirpa un sachet de cuir dissimulé sous son manteau et en vida le contenu sur la table.

- Une mèche de ses cheveux, un peu de terre foulée par ses pieds, des rognures d'ongles, une bouchée de gras de viande recrachée sur le bord de son assiette, un bout de tissu provenant d'une de ses chemises... énuméra-t-elle à voix basse.

- Et après ? murmura Lothar. D'accord, tu as les ingrédients... mais comment procéderas-tu sans expérience aucune de la magie noire. Je ne suis d'aucune utilité en ce domaine.

Irène considéra froidement son oncle. Elle le méprisait pour ses hésitations et sa pusillanimité.

- Votre dévoué Ambrosius ne vous a-t-il pas accompagné de Warsaw jusqu'ici ? Ne vous sert-il pas fidèlement depuis trente ans ? Lui, il sait. Il connaît les principes d'un envoûtement même s'il ne les a jamais pratiqués. Il suffit de le convaincre et il nous apportera ses connaissances. Inutile d'ailleurs de nommer la future victime.

- Ambrosius n'est pas un imbécile. Tôt ou tard, il découvrira...

- Une fois qu'il nous aura révélé le procédé, coupa Irène, Ambrosius ne nous sera plus d'aucune utilité...

Lothar se renversa en arrière, le cœur battant à tout rompre. Il se rendait subitement compte que la personnalité de sa nièce lui avait jusque là échappé.

- C'est entendu, souffla-t-il. Je parlerai à Ambrosius.

Trois silhouettes se penchaient sur un objet de bois posé sur le bureau de Lothar von Vargo. Maître Ambrosius, vieillard au visage raviné, à la vue affaiblie et aux mains agitées de tremblements, contemplait la grossière sculpture en bois d'olivier qui représentait une poupée dont on avait soigneusement évidé l'intérieur.

- Seigneur Lothar, dit-il d'une voix éteinte, considérez que vous me demandez d'accomplir un acte en totale contradiction avec les commandements de la société à laquelle j'appartiens.

- Mais vous connaissez la procédure, sourit Irène en rivant son regard à celui de l'astrologue.

- Effectivement, je la connais. Mais quant à l'employer...

- Vous me rendrez un immense service, dit Lothar, et ma gratitude vous sera éternellement acquise.

Ambrosius hocha la tête.

- J'ai servi votre père, seigneur Lothar, alors que je n'étais encore qu'un jeune apprenti astrologue, et je vous ai ensuite fidèlement servi. Tout ce que je demande, c'est de finir mes jours dans l'ombre des Vargo. Mon dévouement pour votre famille est plus fort que le serment prêté à la Société du Vrill... et c'est pourquoi j'accède à votre requête. Il n'en demeure pas moins que je réproûve l'acte que nous allons commettre, et que je ne veux connaître ni le nom de l'envoûté ni les raisons qui vous poussent à utiliser la magie noire contre lui !

- Entendu, souffla Lothar. Maintenant, procédons sans tarder.

- Et il n'y aura pas mort d'homme, ajouta Ambrosius.

- Non, assura Irène avec un geste d'impatience, il n'y aura pas mort d'homme. Tout ce que nous souhaitons, c'est que la victime du charme dépérisse très rapidement.

« *Du moins pour le moment. Ensuite, nous aviserons selon la tournure que prendront les évènements. Mais Manfred doit impérativement vivre jusqu'au jour de l'accouchement...* »

Lothar était sur des charbons ardents. Il avait ordonné qu'on ne le dérange sous aucun prétexte, mais il tremblait à l'idée qu'un appel du Kehlsteinhaus ne les interrompe dans leur rituel. Chaque seconde qui s'écoulait accentuait son appréhension. Plusieurs fois il se retourna, alarmé par des bruits de pas nés de son imagination.

Sous le regard attentif d'Irène von Vargo, Ambrosius saisit un petit récipient où reposait une décoction constituée avec les éléments serrés dans le sachet de cuir, décoction à laquelle avaient été ajoutés du laurier, de la poudre de champignon et de pavot et quelques gouttes de sang menstruel d'une suivante d'Irène. On avait laissé fermenter le tout pendant quinze jours et quinze nuits. Ambrosius vida le contenu du récipient dans la cavité creusée à l'intérieur de la grossière poupée de bois, puis il reboucha l'ouverture avec de la cire .

- Est-ce terminé ? demanda anxieusement Lothar.

Ambrosius secoua la tête. Il enfonça une douzaine d'épingles dans le bois d'olivier en choisissant avec soin les emplacements des piqûres.

Plusieurs minutes s'écoulèrent, la cire durcissait. Lothar éprouva soudain l'étrange sensation qu'une ombre glaciale s'étendait dans la pièce. Il frissonna et jeta un regard à Irène qui éprouvait la même impression.

- A présent, chuchota Ambrosius, nous devons nous garantir d'un éventuel choc en retour.

- C'est à dire ? questionna Lothar.

Sans répondre, Ambrosius confectionna à l'aide du surplus de cire une boule qu'il déposa dans une coupe d'argent remplie d'eau.

- Une plaque de gélatine aurait été préférable, marmonna-t-il, mais nous nous contenterons de la cire.

- En quoi consisterait le choc en retour ? demanda Lothar, la gorge serrée.

Ambrosius considéra le Reichsminister d'un œil sévère.

- La magie noire est une arme à double tranchant, et celui qui l'emploie inconsidérément s'expose à recevoir le contre-fluide d'un éventuel désenvoûtement. C'est ce qu'on appelle le choc en retour. Cette boule de cire recevra le contre-fluide à notre place. C'est une précaution élémentaire à ne jamais négliger.

- En avez-vous fini ? interrogea Irène.

- Oui. Dans quelques heures, l'envoûté se sentira pris d'une étrange langueur, puis ses forces déclineront. Il perdra connaissance et sombrera dans une léthargie qui ne cessera que quand on retirera une à une les épingles.

« Mais si d'autres épingles étaient ajoutées, pensa Irène, le Reich pourrait se mettre en quête d'un autre empereur ».

Comme s'il avait lu les pensées de la jeune femme, Ambrosius déclara :

- Une infime barrière séparera cette léthargie de la mort... quelques épingles de plus ou de moins. Mais le seigneur Lothar m'a assuré que cet envoûtement n'avait pas pour objectif la mort de la victime.

- Tu as ma parole, affirma Lothar en saisissant poupée et coupe d'argent. A présent, dissimulons ceci, ajouta-t-il en se dirigeant vers la cloison derrière son bureau.

Il actionna le dispositif qui ouvrait un compartiment secret et glissa les objets à l'intérieur.

- Voilà qui est fait, dit-il.

Son regard croisa celui d'Irène. Les yeux de la jeune femme se tournèrent vers Ambrosius. Lothar baissa la tête. Plus encore que pratiquer la magie noire, l'idée de supprimer le vieil astrologue lui faisait horreur. Mais Irène avait raison : il faudrait en passer par là, et le plus tôt serait le mieux.

Lorsqu'il jugea Irène profondément endormie, Manfred, une fois de plus, quitta la couche. Refermant derrière lui la porte de la chambre, il emprunta le couloir qui menait à son cabinet de travail. Le valet de chambre Anton lui tendit une robe de chambre et des bottines de feutre.

- Merci, dit l'empereur. Maître Abogard est-il déjà sur place ?

- Oui, Sire.

- Bien. Tu peux disposer pour la nuit.

Manfred déverrouilla une porte à demi cachée derrière une tenture et entra dans le laboratoire-atelier. L'appareil prenait peu à peu sa forme définitive. Sous le regard approbateur de Maître Abogard, l'empereur examina attentivement l'assemblage de tubes et d'ailes rigides. La dernière tentative s'était soldée par un cuisant échec et la mort fracassante d'un volontaire... mais Manfred avait juré de prendre sa revanche. Il n'y aurait de nouvel essai que lorsque l'engin serait parfaitement au point.

« *Nous étonnerons le Monde de la Terre Creuse. Je surpasserai Go-Ninjo dont les ingénieurs ont conçu les premiers dirigeables. Ici, sur l'Obersalzberg, je permettrai à l'humanité de s'affranchir des forces qui la retiennent à la surface du sol. Bientôt, nous verrons renaître la race des hommes volants* ».

Les légendes d'avant le Premier en faisaient foi : nombre d'individus avaient tenté l'expérience, avec des bonheurs divers : Icare, le plus célèbre, mais aussi Etana du mythique royaume de Mésopotamie, Chan Maï King de l'ancien Empire du Milieu, et puis Cyrano, et Gusmao de la Grande Espagne, sur son appareil, le « Passarola ». A ces noms, on pouvait encore ajouter ceux de Lilienthal, Farman, Blériot...

- A quoi songe Votre Majesté ? s'enquit Abogard.

- A ces maîtres-astrologues du passé : pourquoi sommes-nous incapables de retrouver trace de leurs travaux ?

Abogard haussa les épaules.

- Après la disparition du Premier, et durant les deux siècles que dura la Mort Silencieuse, les populations détruisirent tout ce qui pouvait être assimilé à la science et aux techniques. Six cents ans n'ont pas suffi pour compenser ces pertes considérables. Mais nous ne devons pas désespérer : le progrès est enfin en marche et je suis persuadé que nous allons combler ce fossé d'ignorance. C'est du moins ce que tente de réaliser la Société du Vrill, malgré les obstacles que dressent des esprits rétrogrades et bornés.

Abogard se tourna vers l'assemblage dressé au centre du laboratoire. Deux paires d'hélices sustentatrices, la supérieure et l'inférieure, entraînées dans des mouvements antagonistes pour un « moteur » constitué par un caoutchouc maintenu sous torsion, et dont la libération actionnerait l'ensemble.

- « *Ca-out-chouc* » dit Manfred. Cette substance porte un nom bien étrange.

- Suc épais d'hévéa – nous le connaissons sous le nom de « *gummibaum* ». je le répète une fois de plus à Votre majesté : une alliance avec l'Empire Andin sera indispensable si nous voulons obtenir du caoutchouc en quantité suffisante pour équiper un grand nombre d'appareils. L'hévéa pousse en abondance dans la forêt d'Amazonie.

- L'Inca Cuauchemoc a-t-il conscience de l'importance de ce trésor ?

- Certainement. Son ambassadeur, le chevalier-aigle Tepetzalan n'a fait aucune difficulté pour me fournir ce caoutchouc... en précisant toutefois que pour obtenir des quantités plus conséquentes, nous devons conclure des accords commerciaux. Il pensait bien entendu aux mines d'argent de notre enclave argentine.

- Evidemment, murmura Manfred.

Il passa une main tremblante sur son front glacé.

- Votre Majesté se sent-elle bien ? demanda Abogard, surpris par la pâleur soudaine de l'empereur.

- Je... oui... un étourdissement...

- Que Votre Majesté prenne la peine de s'asseoir et de se reposer un peu : ces nuits passées à mettre au point notre appareil l'ont exténuée.

Manfred se laissa choir dans un fauteuil. Brusquement, ses yeux se révoltèrent.

- Par le Saint-Nom ! s'étrangla Abogard.

Il prit un linge qu'il plongea dans un cuvette d'étain remplie d'eau fraîche servant à ses ablutions, et en humecta le front et les tempes de l'empereur. Celui-ci sembla un très bref instant reprendre ses esprits et soupira. Le maître-astrologue hésita. Appeler Anton ? La garde ? Il prit le pouls de l'empereur et le trouva faible, très faible. Le teint livide de Manfred virait peu à peu au gris plombé, ses membres étaient comme tétanisés. Il n'y avait pas une seconde à perdre. Tous les symptômes suggéraient un envoûtement puissant. *Un envoûtement ! Contre l'empereur !*

A l'aide d'une paire de ciseaux, Abogard coupa une mèche de cheveux de l'empereur et l'attacha avec un morceau de fil noir. Puis il saisit la cuvette d'eau et chercha le troisième élément indispensable à un désenvoûtement : une coquille d'œuf... mais il n'en trouva pas dans son laboratoire. « *Dans les cuisines !* ». Il se précipita hors de la pièce.

Dans la carcasse inanimée de la victime, l'esprit resté intact commençait à réaliser quel effroyable danger le menaçait. Manfred faisait appel à toute sa volonté pour tenter de bouger, de se

lever, d'accommoder sa vision, mais ses efforts restaient vains. Il n'entendait déjà plus, ne voyait plus, et la terreur envahissait sa conscience.

Désespéré, il cherchait à deviner d'où provenait le coup... et soudain, il sut. *Irène*. Ce ne pouvait être qu'elle. Mais pourquoi ? *Pourquoi* ?

Cela aussi, il le devina, mais il était désormais incapable d'accuser la responsable de cette horreur.

Maître Abogard reparut dans le laboratoire. Il était accompagné d'Anton. Sur les directives de l'astrologue, le valet de chambre pratiqua un trou dans un œuf frais et en vida le contenu, ne laissant que la coquille vide. Abogard glissa la mèche de cheveux nouée par son fil noir dans la cavité et posa la coquille à la surface de l'eau qui clapotait dans la cuvette. La coquille flotta une dizaine de minutes durant lesquelles Abogard et Anton tentèrent de ranimer l'empereur. Puis, en désespoir de cause, Abogard retira la coquille évidée, plongea ses doigts à l'intérieur et en extirpa la mèche de cheveux, toujours nouée.

Il avait échoué.

Il échangea un regard avec le valet de chambre. Dans ce regard se lisait la condamnation de l'empereur.

Vêtu d'une longue chemise de lin, Manfred IV Kahlenberge reposait dans un lit à baldaquins. Appelés en toute hâte, médecins et astrologues de la cour se relayaient à son chevet, chacun émettant une hypothèse susceptible de contrecarrer l'envoûtement. Car sur ce point, il n'y avait pas l'ombre d'un doute : Manfred avait été envoûté. La seule véritable question concernait la catalepsie : durerait-elle en l'état ou s'aggraverait-elle, et la mort succéderait-elle au coma profond ?

- Celui ou ceux qui ont commis ce crime ont pris la précaution d'établir une contre-charge, dit Abogard. On peut donc supposer qu'ils connaissent bien la magie noire.

- En effet, approuva Maître Albinus. Un profane aurait ignoré ce détail.

Les sociétaires du Vrill s'interrompirent comme Hunfried Birka faisait son entrée sur son fauteuil roulant poussé par un familier.

- L'état de l'empereur s'est-il amélioré ?

Abogard secoua la tête.

- Non... nous avons pourtant tout essayé.

- Votre conclusion est donc...

- Il y a eu envoûtement.

- Et qui dit envoûtement dit complicités, ajouta Nicétius. Des objets personnels, des éléments corporels appartenant à Sa Majesté ont été utilisés : je pense à des cheveux, des rognures d'ongles, des poils...

- Bien sûr, fit Birka en s'approchant du lit. Votre Majesté m'entend-elle ?

- Il vous entend peut-être mais il est incapable de répondre, dit Abogard.

- Nous interrogerons tous les résidents du Kehlsteinhaus, sans exception, déclara Birka, tous ceux de l'Obersalzberg si c'est nécessaire, mais nous découvrirons la vérité. Continuez vos efforts pour le ranimer !

Dans le grand hall en forme de fer à cheval du Kehlsteinhaus, près de la cheminée de marbre, Birka transmit à Dame Irène et aux ministres Vargo et Kiel les dernières nouvelles concernant l'empereur.

- Mais pourquoi m'interdit-on de voir mon cher Manfred ? sanglota Irène qui se tordait les mains de désespoir.

- Vous le verrez plus tard, assura Birka qui se tourna ensuite vers Lothar von Vargo.

L'empereur étant dans l'incapacité d'assurer le gouvernement, nous devons former un conseil de régence. Vous en serez, ainsi que Maître Abogard, le commandeur Blodeu von Leinster et moi-même. De la sorte, les quatre pouvoirs seront représentés.

- Quand nous réunirons-nous ? demanda Lothar avec un regard furtif en direction de sa nièce.

- Le plus tôt sera le mieux.

Obersalzberg.

Début de l'année 803 du Reich.

Durant la nuit précédente, il avait gelé à pierre fendre, et cette brutale chute de température, après d'abondantes chutes de neige, avait transformé la route du Kehlstein en patinoire.

On avait enveloppé de chiffons les roues du carrosse qui transportait Hunfried Birka, ainsi que les sabots des chevaux des cavaliers d'escorte, une escouade de la Wachkompanie grossie de quelques familiers de la Sainte-Vehme. Les uns comme les autres avaient revêtu de chaudes pelisses d'ours par dessus les cuirasses vernies de noir. Ils avaient troqué le casque d'acier contre le colback et portaient en bandoulière la récente arquebuse à répétition comportant deux canons et dont les magasins à poudre et à balles étaient logés dans la crosse. L'haleine des hommes se mêlait à celle des chevaux tandis qu'ils gravissaient lentement l'étroite voie de plus d'une lieue tracée à travers la montagne.

Après maints efforts, la colonne atteignit enfin l'esplanade qui s'étendait au pied du Kehlsteinhaus. Les lourds vantaux de bronze à loquets en forme de lions bondissants s'écartèrent sur une profonde galerie entièrement tapissée de marbre de l'Untersberg. Le carrosse emprunta cette galerie et s'arrêta dans un hall circulaire. Aidé par deux familiers, Birka descendit du véhicule et attendit l'ouverture de l'ascenseur. On poussa son fauteuil roulant dans la luxueuse cabine aux parois de laiton et aux sièges de cuir vert foncé. Douze gardes montèrent avec le haut dignitaire, puis la porte se referma.

Elle se rouvrit après une montée régulière, sans secousse, de plus de cent vingt mètres. Birka en tête, le cortège traversa plusieurs pièces, remonta des couloirs et arriva dans le grand salon où attendaient les trois autres membres du conseil de régence. Sous leurs regards étonnés, les gardes prirent position tout autour de la pièce. Hunfried Birka manoeuvra son fauteuil jusqu'à la table.

- Comment va Sa Majesté ? demanda-t-il.

- Aucune amélioration, répondit Abogard, mais aucune aggravation non plus. Nous le nourrissons par injections d'un liquide nutritif de ma composition. Le procédé est sûr et a été expérimenté à plusieurs reprises sur des patients tombés dans un coma profond.

- Parfait. A présent, Messieurs, si nous faisons le point de la situation ? Monsieur le Reichsminister ?

Lothar von Vargo compulsait une liasse de feuillets, les rapports expédiés des provinces par le télégraphe optique.

- De mauvaises nouvelles, hélas : la rumeur concernant l'état de santé de Sa Majesté s'est répandue au delà des frontières du Reich. Une guerre servile couve en Frankie du sud-ouest et le gouverneur Adalgis voit dans ce prochain soulèvement la main de la Grande Espagne. D'après lui, des agents de Philippe IX distribuent armes et argent à des meneurs. Déjà, les esclaves de plusieurs grands domaines ont massacré les propriétaires et leurs familles, des bandes menacent les cités et un corps de troupe rassemblé par Adalgis a été massacré non loin de Toulouse.

- Est-ce tout ?

- Non, malheureusement. Des faits similaires se produisent dans les Balkans, avec cette différence que la révolte unit les esclaves et les libres-citoyens : trois cités refusent de régler leurs impôts. Les séditeux ont massacré les garnisons ainsi que les personnels de la Sainte-Vehme... vous l'ignoriez ?

Birka ne répondit pas mais signifia à Vargo de poursuivre son exposé.

- La révolte fait tâche d'huile, reprit Lothar. Avant une semaine, si nous n'y mettons pas un terme, le Protectorat des Balkans sera à feu et à sang.

Blodeu von Leinster intervint :

- De même qu'en Frankie, la Grande-Espagne arme et organise les révoltes de trälars, dans les Balkans et en Méditerranée, ce sont les sectateurs du Croissant qui tentent de déstabiliser notre pouvoir et de nous chasser. On prévoit dans les semaines à venir un conflit ouvert avec le Grand Mufti. Déjà, des flottilles pirates croisent au large de Chypre et de Rhodes. La présence du Grand Amiral Aya Dragut a été signalée à Alexandrie. Bientôt, le Reich devra protéger ses routes commerciales, et la Fraternité Runique ne dispose pas de forces suffisantes pour faire front toute seule. A maintes reprises, j'ai évoqué ce problème devant l'empereur sans jamais obtenir de réponse concrète à mes revendications : pas d'argent, pas de matériel et peu de recrutement. Dans toute la Méditerranée,

les Commanderies disposent au plus de trente mille combattants, de quarante vaisseaux et de quatre dirigeables. Ce n'est pas assez.

- Effectivement, approuva Birka en songeant que cela suffisait largement à la Fraternité runique, de tout temps opposée à la Sainte-Vehme. Pour nous résumer donc, troubles en Frankie et dans les Balkans, foyers d'insurrection en Scanie et en Celtique – principalement sur l'île d'Erin, mais de la part d'Erin, nous sommes habitués. Quelque chose à ajouter, Maître Abogard ?

Le Supérieur du Vrîl hocha la tête et déclara, sur le ton de la confiance :

- Dans les universités circulent des rumeurs selon lesquelles des ouvrages hérétiques d'avant le règne du Premier auraient été retrouvés et remettraient en question le dogme de la Terre Creuse.

- Je suis au courant, assura Birka, et je vais vous dire mieux : dans cette nouvelle manœuvre de déstabilisation, la Sainte-Vehme a reconnu la marque de Stern et des Hérétiques du Vrîl. Je crois qu'il serait temps de procéder à une sévère épuration parmi vos sociétaires.

- Comment ?

- Si la Loge Lumineuse ne s'en occupe pas, la Sainte-Vehme s'en chargera, dit froidement Birka. Mais en attendant, ce sujet m'amène à vous exposer un fait pour le moins curieux. Vous vous souvenez, seigneur Lothar, que vous m'avez signalé voici quelques semaines la disparition de Maître Ambrosius ? Vous m'aviez également fait part de cette étrange disparition, Maître Abogard ?

Les deux hommes acquiescèrent.

- Nous l'avons retrouvé, annonça Birka, ou du moins nous avons retrouvé son cadavre lardé de coups de couteau. Les assassins n'avaient pas enterré le corps assez profond, et les loups l'ont déterré en contrebas du Berghof. On a exécuté Maître Ambrosius afin qu'il ne révèle point pour le compte de qui il avait procédé à l'envoûtement de l'empereur.

- Ambrosius ? protesta Abogard, vous perdez la tête !

- Non, sourit Birka en fixant son œil unique, brillant d'une joie mauvaise, sur Lothar von Vargo. Mais d'autres la perdront avant longtemps.

Le ministre s'obligea à garder son calme, mais son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine.

- Que voulez-vous insinuer, seigneur Birka ?

- Un de vos *lajkoniks*, un auxiliaire ukrainien répondant au nom de Pavel, a été interrogé à « Zum Turken », dit Birka sans cesser de dévisager son interlocuteur. Ce Pavel avait le mensonge chevillé au corps, mais il a fini par dénoncer son complice dans le meurtre d'Ambrosius : un autre Ukrainien nommé Viktor. Ils ont reconnu avoir agi sur vos instructions, seigneur Lothar, et ils ont même présenté pour preuve cinquante thalers d'argent remis après exécution du contrat. Sur quoi, ce matin après votre départ du Berghof, j'ai fait fouiller vos appartements... où nous avons découvert ceci...

L'officier qui commandait l'escorte s'approcha de la table et laissa tomber un objet enveloppé dans une pièce de tissu noir. Avec un cri de désespoir, Lothar fit un bond en arrière et tenta de dégainer son épée de cour, mais il était trop tard : les gardes postés tout autour de la pièce se ruèrent sur lui, le désarmèrent et le maîtrisèrent avant qu'il ait eu la possibilité de se défendre. Surpris, Blodeu von Leinster se leva et étreignit le dossier de son siège, prêt à s'en servir comme d'un bouclier, mais constatant que ce n'était pas après lui qu'on en avait, il lâcha le fauteuil et se pencha curieusement sur l'objet.

D'une main hésitante, Abogard dégagea un coin d'étoffe et recula, horrifié. La poupée percée d'épingles apparut en pleine lumière.

Un élan plus douloureux que les autres contraignit Irène à se plier en deux. Les larmes aux yeux, elle jeta un regard alentour pour s'assurer que nul n'était témoin de l'incident.

Irène resserra les pans de son manteau de fourrure : des rafales glacées balayaient la terrasse du Kehlsteinhaus. La maîtresse de l'empereur avait renvoyé ses suivantes car elle souhaitait rester seule. Seule pour réfléchir à ses projets.

Sa silhouette s'était considérablement épaissie. Encore quelques jours et il deviendrait impossible de dissimuler plus longtemps son état. Le moment serait-il alors propice pour désenvoûter l'empereur ? Bien sûr, Ambrosius n'était plus de ce monde mais il ne devait pas être très compliqué de rompre le charme : retirer une à une les aiguilles et vider la poupée de son contenu suffirait.

Que se passera-t-il ensuite ?

Et si Manfred, sorti de son état cataleptique, réagissait de manière opposée à ce qu'elle espérait ? S'il refusait de reconnaître sa progéniture et décidait d'éloigner la mère et l'enfant ?

Je ne peux pas prendre ce risque.

Il restait donc une seule solution. Achever l'ouvrage commencé. Planter quelques aiguilles supplémentaires. Mais Lothar accepterait-il ?

Irène en était là de ses réflexions lorsqu'elle entendit l'écho de pas dans l'étroit escalier. Elle se retourna pour voir plusieurs hommes d'armes apparaître sur la terrasse. Il s'agissait de familiers, d'odieuses créatures de « Zum Turken ».

La neige s'était remise à tomber, tendant un voile silencieux entre les fauves et leur proie.

Les hommes amorçaient un mouvement destiné à envelopper la jeune femme, à lui interdire toute fuite. Devinant la manœuvre, Irène recula et se retrouva adossée à un merlon. Quelques pouces de granite la séparaient de l'abîme.

Les familiers hésitèrent. Ils avaient reçu pour consigne de prendre cette femme vivante. L'officier s'inclina.

- Dame, dit-il, je suis chargé par le seigneur Birka de vous escorter jusqu'au Conseil de Régence, afin de répondre à certaines questions.

Irène se taisait. Des larmes roulèrent sur ses joues. « Dans le meilleur des cas, songea-t-elle, Manfred me pardonnera mais je finirai mon existence dans quelque forteresse. Et dans le pire... »

Elle ne put s'empêcher de trembler à l'idée de tomber entre les mains de la Sainte-Vehme.

L'officier fit un pas en avant, Irène grimpa sur le rebord du parapet.

- Dame Irène ! s'écria l'officier.

Irène éclata de rire. Puis, les yeux ouverts en un ultime défi, elle se précipita dans le vide.

Le visage de l'empereur tressaillit. Les hommes penchés autour de la couche impériale retinrent leur souffle. Il y avait là Maître Abogard et cinq de ses confrères du Vrill, Blodeu von Leinster, le ministre Kiel et Hunfried Birka, peut-être le plus nerveux de tous, les mains crispées sur les accoudoirs de son fauteuil roulant.

Manfred battit des paupières. Son teint terreux vira progressivement au livide puis des plaques colorées commencèrent à marbrer ses joues, ses pommettes et son front. Il ouvrit les yeux.

Son regard était inexpressif. Ses lèvres s'entrouvrirent et une langue noirâtre, gonflée, passa sur ses lèvres desséchées. Une plainte rauque monta du plus profond de ses entrailles.

- Majesté ! souffla Abogard en saisissant la main exsangue de l'empereur.

Une lueur s'alluma dans les yeux du souverain.

- Ne parlez pas, Sire, économisez vos forces, conseilla Abogard. Vous avez passé un très mauvais moment mais maintenant, vous êtes hors de danger. Nous allons tout mettre en œuvre pour vous rendre la santé.

Hunfried Birka ordonna discrètement à son familier de l'emmener hors de la pièce. « Manfred vivra, songea-t-il, mais retrouvera-t-il vraiment tous ses esprits ? »

Dans sa cellule au plus profond des sous-sols de « Zum Turken », Lothar von Vargo commençait à réaliser quel piège immonde venait de se refermer sur lui. Jeté dans le carrosse d'Hunfried Birka, bâillonné, pieds et poings liés, il avait quitté le Kehlsteinhaus, descendu la route du pic et traversé l'Obersalzberg. La soudaineté de son arrestation faisait qu'il ne mesurait pas encore la réalité du cauchemar où il était plongé. Mais tandis qu'on l'enfermait dans sa cellule, il prit enfin conscience de la situation.

D'abord, tout son être se révolta. Lui, Lothar von Vargo, issu d'une illustre lignée de junkers ukrainiens, descendant direct du Vargo qui s'était couvert de gloire sous le règne du Premier ; lui, Lothar von Vargo, Protecteur d'Ukraine, ministre du Reich, possesseur d'une des plus grandes fortunes de l'empire, allié aux Bormann et aux Heydrich, aux Kaltenbrunner et aux Paulus... enchaîné et traîné dans un cul de basse fosse, accusé de haute trahison, de complot contre l'empereur, de sorcellerie...

Il prit sa tête entre ses mains et se laissa aller au désespoir.

« Irène... c'est elle qui a tout organisé... tout exécuté ! »

Mais la dagyde a été retrouvé dans mes appartements du Berghof, dans un compartiment secret de mon cabinet... je ne peux pas le nier...

La porte de sa cellule s'ouvrit. Quatre familiers entrèrent, qui précédaient Hunfried Birka. Tassé sur son fauteuil, le haut dignitaire s'emmitouflait dans une couverture.

- Birka... s'étrangla Lothar, vous avez réalisé, je suppose, qu'il s'agit d'un terrible malentendu... faites-moi relâcher et nous oublierons ce regrettable incident !

- Votre nièce a choisi de se donner la mort plutôt que d'avoir à répondre de ses actes devant la Chambre d'Airain.

- Irène ? Morte ?

Après tout, c'est peut-être aussi bien ainsi... elle ne pourra plus me nuire... au contraire, les morts ne protestent pas... il suffit de la charger de toutes les responsabilités...

- Vous en doutez ? demanda Birka.

- Non. Voyant son crime découvert, elle a préféré disparaître... mais elle a probablement laissé quelque document écrit qui m'innocente. Elle allait et venait à sa guise dans mes appartements du Berghof, et elle y a caché cette... comment dites-vous ? Cette *dagyde*. Ambrosius était un vieil ami... il avait supervisé son éducation.

- Vos *lajkoniks* vous ont nommé accusé, rappela Birka.

- Ils ont menti.

- Je ne crois pas... de toute manière, nous verrons bien... vous allez être confronté à cette racaille.

- Vous plaisantez ? La parole d'un Vargo contre...

- A « Zum Turken », la parole d'un Vargo ne compte pas, et le rang d'un accusé n'exerce aucune influence sur la Chambre d'Airain, au contraire. Nos tourmenteurs n'ont pas de scrupule à interroger indistinctement roturiers ou junkers !

Les gardes saisirent Lothar qui esquissa un mouvement de rébellion puis estima plus sage de se calmer.

- Me soumettre à la question ? Vous...

- Je veux les noms de vos complices, de tous vos complices, dit Birka.

Les familiers entraînaient Lothar qui se mit à hurler et se débattre.

« Bien entendu, pensa Birka, lui et sa nièce ont probablement agi seuls, mais en travaillant un peu cet arrogant pantin, la Sainte-Vehme devrait obtenir quelques noms d'individus dont l'existence nous est un perpétuel défi. Lothar von Vargo parlera. Il résistera un certain temps puis il parlera, et lorsqu'il aura commencé à parler, il ne s'arrêtera plus. Alors, nous moissonnerons les têtes... »

31

District d'Heidelberg.

Printemps de l'année 803 du Reich.

Le vieil homme se nommait Mastlin, et il avait autrefois été connu sous le titre de Maître Mastlin avant d'entrer dans la clandestinité. Il se faisait aussi appeler Hersch ou Théon ou Plücker, mais pour ses invités il restait Mastlin, et Maître Tommosa l'avait ainsi présenté à son ancien élève Urien et à Arno von Hagen.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis leur séjour à Londonstadt. Une nuit, les deux jeunes hommes et leur coffre avaient été embarqués sur une barge sans âge, un véritable cercueil flottant à en juger par son aspect. Mais la lourde embarcation à fond plat et à voile carrée s'était avérée parfaite pour descendre le fleuve jusqu'à son embouchure. Arno et Urien avaient ensuite grimpé à bord d'un petit sloop qui les avait conduits par une mer houleuse jusqu'à la côte franke où les attendait un train de chevaux de monte et d'animaux de bât. Ils avaient traversé le nord de la province, déguisés en marchands de sel, empruntant la route suivie pour ce négoce.

Le protectorat était en pleine effervescence. Ils croisèrent à plusieurs reprises des unités régulières en route pour un front mal défini mais qu'on situait plus au sud. De Bourgogne et de Lombardie affluaient, disait-on, des troupes décidées à mater la rébellion. Le gouverneur Adalgis avait été rappelé sur l'Obersalzberg et remplacé par le Maréchal Riemann, mandé de toute urgence

d'Ukraine. La réputation de Riemann, vieux soldat et ancien compagnon du Maréchal Hon, ne présageait rien de bon pour les populations révoltées.

Au terme d'un périple de six semaines, les voyageurs distinguèrent enfin les remparts d'Heidelberg, mais ils n'entrèrent pas dans la ville universitaire. Ils la contournèrent par le nord, rencontrèrent leur nouveau guide à l'orée de l'épaisse forêt de l'Odenwald et gagnèrent un petit manoir situé à mi-chemin de Würzburg.

Maître Tommosa réceptionna le coffre avec une joie manifeste. De l'extérieur, le manoir paraissait bien décrépité mais l'intérieur était très confortablement aménagé. Bâti à l'écart de la route, surveillé par des hommes de Stern, il constituait une retraite sûre pour des hommes traqués par la Sainte-Vehme.

Tommosa, célèbre figure de l'université d'Heidelberg, appartenait aux hérétiques du Vrîl. Ce double jeu lui posait de nombreux problèmes, mais tant que sa sécurité ne lui semblerait pas compromise, il resterait à son poste d'enseignant, et le jour où l'on concevrait quelque soupçon, il disparaîtrait purement et simplement pour resurgir ailleurs sous une nouvelle identité, comme l'avait fait avant lui Maître Mastlin.

- Je vous confie provisoirement à mon vieil ami, dit-il aux jeunes gens. En ce qui me concerne, je dois délivrer le contenu de ce coffre à d'autres qui l'examineront... mais vous, Urien, quelle est votre conclusion ?

- Je pense que les documents sont authentiques.

- Espérons-le. Je dois une fois de plus vous remercier pour votre contribution à notre cause. Si ces documents s'avèrent authentiques, ils seront copiés et mis en circulation dans tout le Reich, placardés aux portes des universités, d'Heidelberg à Uppsala, d'Athènes à Kiev.

- Allons-nous rester longtemps dans cette triste bâtisse ? demanda Arno.

- Non, répondit Tommosa. De grands événements sont en marche, aurez-vous la patience d'attendre ?

Arno hocha la tête.

Mais les semaines succédèrent aux semaines, et Arno ne voyait toujours rien venir. En Frankie, la révolte gagnait du terrain et tout le territoire situé au sud de la Loire échappait à l'Empire. Dans les Balkans, la rébellion tournait au carnage, car à la guerre intestine s'ajoutaient les affrontements entre les armées du Reich et les troupes fanatisées du Croissant. Le Grand Mufti de Jérusalem avait proclamé la Guerre Sainte, et la Fraternité runique tentait de contenir les flottes ennemies en Méditerranée orientale.

L'île d'Erin avait rejeté les maigres forces impériales à la mer et, en Grande Bretagne, seules les cités de Cantorbéry, Leicester et Londonstadt échappaient encore à la révolte. Les nouvelles en provenance de l'Obersalzberg étaient plus sujettes à caution, dans la mesure où la moindre rumeur était déformée par les soins de la Sainte-Vehme. Mais on assurait qu'un complot organisé contre la vie de l'empereur avait été noyé dans un bain de sang ; que l'empereur lui-même, réchappé de ce complot où intervenait la sorcellerie, n'avait pas encore retrouvé la santé et oscillait entre la vie et la mort.

La maîtresse de l'empereur, Irène von Vargo, s'était suicidée, racontait-on, et le ministre Lothar von Vargo était détenu à « Zum Turken ». Ces nouvelles avaient complètement abasourdi Arno qui ne pouvait concevoir une chute aussi brutale.

Ainsi songeait-il cette nuit-là, immobile devant une fenêtre qui donnait sur la forêt enténébrée. « Le cercle a fini par se refermer. Félix Népomuk et Irène sont morts, l'empereur est mourant, Lothar croupit au fond d'un cachot et Asbod traîne sa misérable condition de prostituée à Warsaw ou ailleurs. De tous les responsables de la ruine des Hagen, seul Hunfried Birka continue d'exercer ses immondes activités ».

Le jeune homme se détourna de la fenêtre et arpena sans but la longue salle commune du manoir. A cette heure, Urien avait rejoint Mastlin dans les combles où les deux hommes se livraient une fois de plus à leurs chères observations du firmament. Arno soupira. Bien qu'intrigué par certains mystères de la science, découvrir les secrets de l'univers intérieur ou extérieur ne l'intéressait que médiocrement. Il aurait préféré parcourir les provinces, combattre la Sainte-Vehme les armes à la main et non avec des mots ou des idées...

Ses pensées le ramenaient sans cesse vers la lointaine Erin. Que devenait Adallinde ? Pensait-elle encore à lui comme il pensait à elle, ou bien l'avait-elle oublié ?

L'ennui l'incita à quitter la salle silencieuse et à grimper l'escalier qui aboutissait aux combles du manoir. Son lumignon à la main, il pénétra dans une pièce mansardée éclairée par des lampes à huile. La tête rejetée en arrière, Urien observait le ciel à l'aide d'un complexe appareil. Assis à une table, Mastlin couvrait des feuillets de son écriture fine et serrée.

- Entrez, mon jeune ami ! lança le vieil astrologue.

En face de lui, sur un support, était installé un ensemble de disques mobiles qui tournaient autour d'un axe central. Ces disques comportaient d'étranges dessins représentant des êtres légendaires ou des animaux familiers. Lentement, Arno déchiffra les inscriptions :

- *Canis major* (un molosse aux crocs découverts), *Hydra* (un monstre aux allures de serpent), *Pisces* (un énorme poisson), *Delphini* (il n'avait jamais vu d'animal de cette sorte), *Sagittarius* (un être mi-cheval et mi-homme qui tirait à l'arc), *Pegasus* (un cheval ailé)...

- Le ciel astral tiré de l'*Astronomecium Caesarem* d'Apians, expliqua Mastlin. Nous l'utilisons pour connaître les configurations d'étoiles.

« Etoiles... les petits clous qui brillent dans le ciel. Autant de soleils pareils au nôtre, avait un jour assuré Urien, et des mondes pareils à la Terre gravitent sans doute autour de ces innombrables soleils ».

Arno erra un moment entre les instruments qui encombraient le plancher de la mansarde. Le vieil astrologue marchait à son côté en les énumérant :

- Un *astrolabe* : il représente le ciel sur un disque plan... *théodolite* : le demi-cercle tourne autour de son centre en donnant la mesure des hauteurs, et le tout se déplace sur le cercle-socle en donnant la mesure des azimuths. Voici un *nocturlabe*... une curiosité : cet appareil détermine l'heure solaire par rapport à l'étoile que nous nommons Polaire... ah ! voilà un instrument très ingénieux : le carré géométrique. Il mesure des angles quelconques par déplacement de cette réglette de visée.

Arno s'arrêta près d'Urien qui s'écarta de l'appareil dardé par une ouverture pratiquée dans le toit.

- Quart de cercle azimutal à lunette avec micromètre, dit Mastlin. Urien est en train de mesurer les coordonnées de certains astres que nous observons nuit après nuit.

- Veux-tu regarder ? proposa Urien.

Intrigué, Arno se plaça devant l'instrument.

- Ferme un œil et observe avec l'autre, conseilla Urien.

Après un instant de flottement, Arno recula, surpris.

- Quelle est cette magie ?

- Simple effet de grossissement optique, sourit Urien. Aimerais-tu observer... disons, la Lune ?

- La Lune ? Oui, pourquoi pas...

Urien se livra à quelques manipulations puis s'écarta.

- Par le Saint-Nom...

Arno découvrait une surface trouée de cratères, si proche qu'il avait l'impression de pouvoir la toucher en tendant la main : une sphère pareille à une énorme boule suspendue dans le vide noir et sur laquelle jouaient des effets de lumière.

- Sorcellerie...

- Non, dit Mastlin qui semblait beaucoup s'amuser. Simple application de la science astronomique dérivée de l'astrologie. Nous pourrions aussi observer le Soleil mais en prenant certaines précautions comme de prévoir un filtre pour ne pas être aveuglé et...

Il s'interrompit en entendant le son d'une trompe dans les ténèbres.

- Nous avons de la visite.

- Amis ou ennemis ? demanda Arno.

- Amis. Descendons les accueillir.

En apercevant le premier visiteur, Arno sourit. Rollo avait fait irruption dans la pièce et se frottait vigoureusement les mains pour les réchauffer. Puis une douzaine d'individus apparurent à leur tour et le sourire d'Arno s'effaça. Il avait espéré qu'Adallinde serait du nombre.

- Arno ! Urien ! s'exclama Rollo en distribuant des bourrades.

Il invita ses compagnons à prendre place autour de la table, tandis que Mastlin ravivait les braises dans l'âtre et apportait deux grands pichets remplis de vin chaud à la cannelle.

Parmi les nouveaux venus, Arno crut reconnaître un individu trapu, à la large face colorée où luisaient deux yeux d'un bleu de porcelaine. Mais il ne parvint pas à se souvenir de qui il s'agissait et où il avait bien pu le rencontrer.

- De hardis compagnons, expliqua Rollo, arrivés d'Erin où ils ont mené la vie dure aux Impériaux. Ainsi Slamain bo Cualnge qui fut Seigneur des Runes...

Bien sûr ! Arno avait autrefois aperçu cet homme à Boinne...

- Arno von Hagen ? s'exclama Slamain. N'appartenez-vous pas à la Fraternité durant un temps ?

- Si fait, acquiesça Arno, mais je l'ai quittée à la mort de mon ami Horsa na Boinne.

- Horsa était également mon ami, mais je ne l'ai plus revu après notre séjour en Petite Bretagne.

- Avez-vous des nouvelles de son père, le vieil Oengus ?

Slamain vida d'un trait son gobelet et se servit une autre rasade de vin chaud.

- Oengus est mort l'automne dernier. Un matin, des familiers ont investi Boinne, arrêté le baron, son intendant et son sergent d'armes, dissous la garnison, dispersé les esclaves sur les marchés voisins et rasé le burg. Oengus a succombé aux privations dans son cachot... ou peut-être a-t-il été exécuté, je n'en sais trop rien.

Rollo présenta les autres visiteurs parmi lesquels cinq anciens soldats – quatre natifs d'Erin et un Lombard, et un *junker* originaire de Scanie. Le reste de la petite troupe était composé de Celtes affiliés au Groupe Stern.

« Pour quelle raison sont-ils ici ? » se demanda Arno tandis que s'entrechoquaient les gobelets et les pichets, et que les visiteurs prenaient leurs aises, étendaient les jambes vers l'âtre, délaçaient les pourpoints et même retiraient leurs bottes. Comme s'il avait lu dans sa pensée, Rollo se leva :

- J'aimerais vous dire deux mots en particulier.

Arno précéda Rollo jusqu'à sa chambre.

- Avant toute chose, s'enquit-il, avez-vous des nouvelles d'Adallinde von Torkel ?

- Elle va bien et m'a chargé de vous transmettre ses amitiés... et son affection, ajouta Rollo en souriant. Soyez rassuré.

- Merci.

- Mais ce n'est pas d'Adallinde que je souhaitais vous entretenir. Que savez-vous de la situation sur l'Obersalzberg ?

Arno avoua que les informations dont il disposait se limitaient à des rumeurs.

- L'empereur se meurt, dit Rollo. Il ne s'est jamais remis de ses longues semaines d'envoûtement. Il ne s'alimente plus, dort vingt heures sur vingt-quatre, et le reste du temps végète dans une mélancolie dont rien ne peut le tirer. Plusieurs familles sont déjà sur les rangs pour la course à la succession, mais le choix du successeur dépendra de la volonté d'Hunfried Birka.

Arno tressaillit.

- Actuellement, poursuivit Rollo, Birka est le maître de l'empire. Toutes les décisions passent par lui et jamais la Sainte-Vehme n'a été aussi puissante. Des dizaines de *junkers* ont été impliqués dans le complot fomenté par Irène et Lothar von Vargo, et l'Ordre Noir est considérablement affaibli. La Fraternité runique rencontre des difficultés en Méditerranée... le Vrîl perd sa crédibilité... avec un empereur à sa botte, Birka tiendra le Reich dans le creux de sa main.

- Mais la révolte gagne les provinces, objecta Arno. Erin est libérée, la Frankie, la Grande Bretagne et les Balkans secouent leurs chaînes...

- Rien ne sera possible tant que nous n'aurons pas frappé directement la tête.

- Que voulez-vous dire ?

-L'Obersalzberg... « Zum Turken », le quartier général de la Sainte-Vehme. Imaginez un coup de main... un groupe d'hommes décidés. Ils pourraient supprimer Birka.

- Vous parlez sérieusement ?

- Tout à fait. Vous avez vu mes compagnons ? Ils sont tous prêts à risquer leur vie dans l'entreprise. Vous avez autrefois été incarcéré à « Zum Turken », et vous avez survécu : vous devez donc être capable de nous fournir de précieux renseignements.

- Vous oubliez un détail : l'Obersalzberg est une forteresse. Comment arriver jusqu'à « Zum Turken » ? Vos amis seront exterminés avant même d'avoir franchi les premiers postes de garde !

- Nous possédons un dirigeable, construit mois après mois en Erin. On procédait aux essais lorsque j'ai quitté l'île, et il doit à présent être parfaitement au point. Si tout marche comme prévu, il se posera d'ici quarante-huit heures non loin d'ici et j'embarquerai avec mes hommes, puis direction l'Obersalzberg où nous passerons à l'action par une nuit sans lune. Il nous reste assez de temps pour nous familiariser avec notre objectif. Qu'en pensez-vous ?

Arno dévisagea Rollo.

- Je pense que vous êtes tous fous... mais je le suis au moins autant que vous. Nous n'avons pas une chance sur cent de réussir et pas une chance sur mille de nous en tirer vivant, mais je prends volontiers le risque de vous accompagner.

32

Obersalzberg.

Manfred IV Kahlenberge se mourait. Etendu sur sa couche, l'empereur avait plus l'aspect d'un vieillard que d'un adulte de trente quatre ans. Sous les couvertures et les fourrures, seuls apparaissaient son visage et ses mains d'une pâleur cireuse, presque translucide. La peau tendue à l'extrême sur les mâchoires et les pommettes, le regard éteint, sa chevelure autrefois blonde à présent clairsemée et blanchie, Manfred n'était plus que l'ombre de lui-même. Ses doigts amaigris se crispaient sur le drap, il ne prononçait plus une parole intelligible depuis des semaines, et son entourage avait renoncé à lui faire prendre quelque nourriture que son estomac ne supportait plus. On l'avait nourri un temps de bouillons et de solutions sucrées, mais même ce temps-là était dépassé. Inexorablement, Manfred s'acheminait vers sa fin.

Les maîtres astrologues s'efforçaient en vain de comprendre. Ils connaissaient les ravages que pouvait déclencher un envoûtement sur un organisme, mais ils avaient cependant espéré que le contre-empoisonnement rétablirait la situation. Ils devaient maintenant admettre que le processus était irréversible. Cela tenait, estimaient-ils, à une faiblesse latente des organes vitaux du malade. Ils avaient consciencieusement épluché leurs archives médicales concernant les ascendants de l'empereur sans rien découvrir de probant : la famille Kahlenberge n'avait jamais présenté de cas de dégénérescence physique ou mentale.

Les médecins présents au chevet de l'agonisant partageaient le désarroi des astrologues. Ils n'étaient pas spécialisés dans le domaine des envoûtements, et ils baissaient les bras. Ils avaient tenté les saignées afin d'évacuer les humeurs maléfiques, les cataplasmes et les emplâtres, les excitants et les euphorisants, toute la pharmacopée habituelle dans ce genre de traitement, sans résultat.

Hunfried Birka partageait son temps entre « Zum Turken » et le Kehlsteinhaus. Sous son impulsion, le site de l'Obersalzberg s'était transformé en camp retranché dont nul ne sortait et où très peu étaient autorisés à entrer. Un souffle de terreur balayait le cœur du Reich. Après l'arrestation de Lothar von Vargo, les familiers et la Wachkompanie avaient procédé à plusieurs dizaines d'incarcérations. Serviteurs, courtisans, suivantes, dignitaires, hommes et femmes, jeunes et vieux, personne n'était à l'abri. Dans le même temps, la Sainte-Vehme portait l'épouvante et la mort depuis les terres d'Ukraine jusqu'aux rivages de Méditerranée, de la Petite Bretagne aux forêts des Balkans en passant par les vallées de Bourgogne et les fjords de Scanie. En réprimant le prétendu complot monté par Lothar et sa nièce, Birka éliminait tous les opposants notoires à la Sainte-Vehme.

- Résumez-moi la situation, demanda Birka au Reichsminister.

Kiel s'éclaircit la voix et déclara d'un air sombre :

- Nous avons perdu Erin et les Balkans. Nous ne tenons plus que la partie nord de la Frankie, et la Celtique nous échappe. Depuis trois jours, la Scanie est entrée en révolte. Le Reich ne peut plus compter que sur le Domaine Impérial proprement dit, la Bourgogne, l'Ukraine et la Lombardie. Nos armées stationnant sur l'Iénisséi abandonnent la frontière orientale pour se replier sur Kiev et Warsaw.

- Nous sacrifierons Kiev si c'est nécessaire, grogna Birka. Leinster ?

Le Commandeur gratta furieusement sa barbe.

- La Fraternité doit abandonner Rhodes, Chypre et la Crète pour assurer une défense plus efficace de la Sicile... car la Sicile est la clé de la Lombardie, et si nous perdons la Lombardie, nous aurons un poignard pointé vers le cœur du Reich. En Méditerranée, nous avons affronté le Croissant et la Grande Espagne. Résultat : la moitié de nos navires gît par le fond. Heureusement, notre flotte aérienne est intacte.

Birka médita un instant les paroles de Leinster, puis il se tourna vers Abogard.

- Tout se tient, dit le Supérieur du Vrïl. J'ai répété ici même que je ne croyais pas aux coïncidences, mais on n'a tenu aucun compte de mes observations. On estimait que le danger ne pouvait venir que des armes, alors que les idées sont autrement plus redoutables. Tant que l'orthodoxie a régné, l'empire est resté puissant et stable, mais à partir du moment où l'hérésie a gagné du terrain et a commencé à se répandre dans le Reich, il y a eu péril. Le Vrïl a demandé de l'aide pour découvrir le passage... c'était notre obsession car nous estimions qu'une preuve flagrante devenait nécessaire à la cohésion de l'empire. La croyance en la Terre Creuse était le ciment qui nous liait tous, junkers et lettrés, Seigneurs des Runes et membres de la Loge lumineuse, boutiquiers et soldats, artisans ou paysans. Dès lors que ce fondement de notre société fut remis en question, tous les aspects de cette société ont été contestés. (Il s'interrompit, laissant le temps à ses auditeurs de s'imprégner de ses paroles). Le Premier avait prédit un Reich de Mille Ans. Nous sommes persuadés qu'il reparaitra au terme de ces mille années pour reprendre en main la destinée du Reich. Deux siècles seulement nous séparent de cette échéance et voilà que cette œuvre grandiose bascule dans le chaos. Pourquoi ? Parce que vous avez négligé de préserver l'essentiel, la doctrine que laquelle a été fondé le Reich, la croyance en la Terre Creuse. Faute de soutenir cette croyance par des preuves tangibles, l'empire se désagrège. Notre société était bâtie à la manière d'un ouvrage de maçonnerie dont chaque moellon supporte ses voisins – la cosmogonie constituant sa clef de voûte. Si on enlève cette clef de voûte, l'ouvrage s'effondre.

Nos adversaires, le Groupe Stern, les Hérétiques du Vrïl, ont semé le doute, et maintenant les populations mettent tout en question : l'existence du Premier et son retour, nos traditions... toutes deviennent caduques...

Les membres du Haut Conseil approuvèrent en silence.

- Maître Abogard a raison, dit Birka. Le Reich fut d'abord bâti sur des idées... mais c'est avec les armes que nous le sauverons du chaos... A présent, nous devons désigner un successeur pour le trône.

- Nous ? Désigner un successeur ? s'exclama Kiel. Le procédé est illégal : les usages exigent que soient convoqués sur l'Obersalzberg les représentants des grandes familles historiques, les Goebbels, Speer, Paulus, Bormann...

- En effet, rétorqua froidement Birka, c'est illégal et c'est pourtant ainsi que nous allons procéder. J'ai préparé une liste des candidats possibles et nous choisirons parmi eux l'individu le plus apte à monter sur le trône. Voici, dit Birka en posant un feuillet sur la table.

Cinq noms étaient inscrits : *Margrave Gunther von Paulus, Graf Hermann von Hasso, Feldmarschall Josef Hess, Baron Engelbert Himmler, Burgrave Werner von Ribbentrop.*

Le baron et le burgrave, étroitement liés à la Sainte-Vehme, furent écartés d'emblée par les membres du conseil. Le feldmarschall, déjà vieux et de surcroît marié, fut évincé à l'unanimité. Restaient le margrave von Paulus et le graf von Hasso, âgés d'une trentaine d'années et tous deux héritiers de puissantes familles. Le premier gérait un immense domaine en Bourgogne, non loin de Zurich, l'autre était propriétaire de plusieurs domaines autour de Nuremberg mais résidait de préférence sur l'Obersalzberg, dans un chalet érigé près du Berghof. Choisir paraissait à première vue assez délicat. Birka prononça le nom de Paulus, et immédiatement les autres se décidèrent pour Hasso. Birka s'inclina en riant sous cape : il avait manœuvré de manière à ce que le jeune *graf* l'emporte sans réel problème. Les noms de Paulus, Hess, Himmler et Ribbentrop avaient été ajoutés à dessein sur sa liste car Hermann von Hasso avait été choisi avec la plus extrême attention. Homme de cour plutôt que de terrain, surtout préoccupé de jolies femmes, à la fois avide et dépensier, il serait facile à satisfaire. De plus, il avait toujours entretenu d'excellentes relations avec les ambassadeurs invités sur l'Obersalzberg, Tepetzalan, demi-frère de l'Inca, et Ras Tadmor qui représentait Shah Guptah de l'empire Indo-Iranien.

« Et son dossier permettra à la Sainte-Vehme d'avoir barre sur notre fringant nouvel empereur », songea Birka. Ce dossier contenait entre autres certains témoignages impliquant Hermann

von Hasso dans des orgies auxquelles participaient quelques respectables dames de la noblesse, mais aussi des esclaves des deux sexes.

- J'avoue que votre choix ne correspond pas exactement à celui que j'avais en tête, dit Birka, mais Hermann von Hasso devrait être un empereur acceptable.

Ses interlocuteurs opinèrent. Ils réfléchissaient déjà à la meilleure manière d'assurer leur position auprès du futur souverain. Kiel ferait valoir un lointain lien de cousinage, Leinster évoquerait la personne d'Albrecht von Hasso, un commandeur du siècle précédent, et Abogard rappellerait que le Vrîl travaillait depuis longtemps à l'élaboration d'un élixir de jeunesse. En général, cette méthode marchait.

D'ici quelques heures, les trompes funèbres résonneraient depuis la terrasse du Kehlsteinhaus, et le monde apprendrait officiellement la fin de Manfred IV Kahlenberge. Puis d'autres trompes, martiales, clameraient l'élection d'un nouvel empereur, et la nouvelle se répandrait comme une traînée de poudre. Les télégraphes optiques répercuteraient l'événement jusqu'aux frontières les plus lointaines. *Hermann VII Hasso*. Plus tard, on lui trouverait un surnom, glorieux de préférence : le Grand, ou le Bel, ou encore le Fort.

Lorsque le carrosse qui l'emporta redescendit la route du Kehlstein, Hunfried Birka estima que sa journée avait été bien remplie. La situation était préoccupante, mais pas désespérée. On abandonnerait provisoirement les territoires orientaux en pratiquant la terre brûlée, et on défendrait fermement le cœur du Reich, jusqu'à ce que la reconquête soit possible. On battrait le rappel des junkers et on noierait dans le sang les révoltes d'esclaves. La santé de l'empire passait par là : une bonne purge qui éliminait pour longtemps les velléités libertaires. Maintenir un équilibre, telle était la solution. Décimer une populace devenue trop nombreuse, exterminer au besoin toute une génération de fauteurs de troubles.

Le carrosse franchit l'enceinte de « Zum Turken » et vira dans la cour. Un peloton de familiers brandissant des torches forma une haie d'honneur qu'emprunta le fauteuil de l'invalides.

La nuit était tombée. Une nuit sans lune.

33

L'appareil était caréné et comportait une plate-forme ellipsoïdale en tubes d'acier qui ménageait une répartition uniforme de la charge utile sous l'enveloppe. Celle-ci, couverte d'un enduit noir, lui permettait de glisser comme une ombre maléfique dans les ténèbres. Le dirigeable emportait vingt-six personnes dont douze hommes d'équipage, ainsi que du matériel. Il se déplaçait à environ vingt-cinq lieues à l'heure, à une altitude variant de six à sept mille pieds. Plus haut, les passagers auraient souffert du mal de l'air et se seraient plaints de bourdonnements d'oreilles, de vertiges et de migraines.

Le froid était supportable. D'ailleurs, chaque aérostier était pourvu de linge de corps en laine, d'une combinaison de cuir, d'un casque et de gants molletonnés, sans oublier les chaussures doublées de feutre et les cache-nez.

Dans l'éventualité d'une toujours possible rencontre nocturne, on avait imposé le black-out et seul le pilote, dans la nacelle de commandement, disposait d'un maigre lumignon qui lui permettait de consulter son compas magnétique et ses cartes.

A part le pilote, les hommes d'équipage ignoraient tout de la destination du dirigeable. D'ailleurs, ils ne se posaient même pas la question et se contentaient d'accomplir les gestes nécessaires à la bonne marche de l'appareil. Les mécaniciens étaient à leur poste dans chaque nacelle motrice et surveillaient d'éventuels vices de fonctionnement dans les groupes propulseurs ; les vigies scrutaient stoïquement les ténèbres depuis le sommet de l'enveloppe ou dans la nacelle solitaire suspendue au bout de son filin d'acier ; les servants des pierriers attendaient dans leurs réduits près des plates-formes de tir.

Allongés dans leurs hamacs fixés le long de la coursive qui reliait par l'intérieur de la coque les différentes nacelles, les membres du commando rassemblé par Rollo décomptaient les heures qui les séparaient de leur objectif.

Les yeux fermés, Arno écoutait le vent siffler dans les superstructures de l'aéronef. Ses sens enregistraient le ronflement étouffé et continu des groupes propulseurs, le frémissement des câbles des gouvernails dans leurs poulies, le chuintement de l'huile parcourant les canalisations. De temps à autre, un tumulte pareil au fracas d'un millier de tambours indiquait que le dirigeable traversait une zone de pluie. Dans la nacelle de commandement, le pilote devait alors hurler ses ordres pour se faire entendre des barreaux de profondeur et de direction. Il lui était impossible de communiquer par le tube acoustique.

L'embarquement avait nécessité une manœuvre compliquée de sur-place aux abords du manoir. Des échelles de corde avaient été descendues pour permettre aux hommes de grimper jusqu'aux nacelles. Ensuite, tandis qu'au sol Urien, Mastlin et quelques compagnons anonymes dispersaient et éteignaient les feux des balises, l'aéronef avait repris de l'altitude pour se fondre dans la nuit. L'équipage avait bien manœuvré mais il faut dire que depuis plusieurs semaines, il consacrait à cet exercice la majeure partie de son temps.

La main d'Arno effleura la cicatrice imprimée sur son front, et les souvenirs affluèrent. Le visage de Hunfried Birka se dessina et Arno exhala un grognement de fureur. « Sait-il que nous approchons ? L'extrémité de la toile vibra-t-elle ? » Arno s'agita dans son hamac. Tout au long de la coursive, perdus dans leurs propres pensées, les membres du commando s'agitaient également.

Une silhouette s'arrêta près du jeune homme, une main se posa sur son épaule.

- Arno ?

- Oui ?

- Dans moins d'une demi-heure, nous survolerons l'Obersalzberg, annonça Rollo.

Sa barbe et ses sourcils couverts de glaçons, la couverture qui l'enveloppait raidie par le froid, la vigie remontée avec sa nacelle donna, en claquant des dents, quelques informations supplémentaires :

- Tout paraît calme. Un feu brûle dans ce qui semble être l'enclos aux esclaves. Des lumières brillent aux fenêtres du Berghof et du Kehlsteinhaus.

L'aéronef décrivait des cercles silencieux à un peu moins de quatre mille pieds. A voix basse, le pilote indiqua la procédure de manœuvre à son barreur de profondeur. Celui-ci n'aurait pas la tâche facile : constamment, il contrôlerait l'altitude et l'assiette du dirigeable, il devrait déceler les plus infimes inclinaisons et les corriger à l'aide de son volant, mais sans disposer du plan de l'horizon pour se régler.

La nacelle de commandement étant trop exigüe pour accueillir plus de cinq passagers, le commando s'équipait dans la coursive. Les hommes échangeaient leurs chaussures de feutre contre des bottes enveloppées de chiffons ; il se débarrassaient de leur combinaison et enfilèrent des buffleteries de cuir macéré, clouté et teint en noir ; ils troquaient leur casque molletonné contre un autre comportant nasal et protège-nuque ; ils vérifiaient le fil de leur épée et de leur hache, le contenu de leur poire à poudre, le système de mise à feu des pistolets et des arquebuses à deux canons superposés.

- Nous immobiliserons le dirigeable une vingtaine de mètres au dessus du bâtiment principal, expliqua le pilote. Descendre plus bas nous exposerait à une saute de vent. Vous vous laisserez glisser le long du filin qui sert à fixer la nacelle d'observation. Ensuite, nous reprendrons de l'altitude.

- Et vous délesterez vos soutes à naphte et à bombes sur le Berghof, rappela Rollo, puis sur toute cible que vous jugerez intéressante, avant de faire demi-tour et de vous éloigner.

- Mais... hésita le pilote.

- Vous connaissez les ordres. Nous réussirons ou nous échouerons, mais vous avez pour instructions de ramener le dirigeable là où il sera encore utile à notre cause !

Le pilote s'inclina.

Arno descendit le long du filin, confiant dans l'efficacité du mousqueton huilé. Dix-huit mètres plus bas, le toit couvert de neige de « Zum Turken » luisait faiblement. Arno leva les yeux et tenta de distinguer le dirigeable, mais il n'entrevit qu'une masse sombre. Il percevait cependant le

bourdonnement tenu des propulseurs qui tournaient au ralenti, et il se demanda si les sentinelles dans leur guérite l'entendaient aussi. Sans doute que non. Ils étaient bien trop occupés à piétiner la neige durcie où à fredonner une chanson pour se tenir éveillés, ou bien ils soufflaient sur leurs gants fourrés.... Arno ne décéla aucun mouvement suspect alentour.

Quelques secondes plus tard, il aperçut la pente du toit et il amorça un lent mouvement de balancier qui l'amena le long de la paroi, jusque sur la galerie qui courait autour de la partie supérieure du bâtiment. Il se libéra de son harnais et laissa la place au suivant. L'un après l'autre, Rollo et les membres du commando prirent position. Le dernier homme descendu, Rollo donna trois coups secs sur le filin qui remonta. Le bourdonnement des propulseurs de l'aéronef s'estompa puis s'éteignit comme le dirigeable reprenait de l'altitude.

Six hommes resteraient sur la galerie : ils avaient pour consigne de s'opposer à toute intervention extérieure. Leur équipement comprenait des grenadiers à rouet, forts et courts canons de bronze conçus pour expédier des projectiles explosifs ou incendiaires, et dont la crosse ondulée se terminait en béquille.

- Allons-y, souffla Rollo.

Forcer un volet et ouvrir une fenêtre prit moins d'une minute. Quelques instants plus tard, Arno, Rollo, Slamain et cinq hommes se tenaient dans une grande salle commune. Ils refermèrent derrière eux et Rollo battit le briquet pour allumer une lampe à suif pareille à celles utilisées par les mineurs de Celtique. Ils étaient dans la place et, désormais, chaque seconde comptait.

Hunfried Birka ne dormait pas. L'absorption de potions soporifiques lui permettait de grappiller quelques heures de sommeil, mais la douleur permanente qui vrillaient ses chairs ne le laissait jamais en repos.

Il s'était fait transporter dans son cabinet du second sous-sol et il consultait les rapports expédiés par ses agents ukrainiens. La situation dans cette province l'inquiétait. A en croire les rapports, l'armée impériale était à bout de résistance et elle se débandait. La seule force capable de s'opposer efficacement aux Nippons restait la Fraternité runique. Des milliers de réfugiés affluaient à Kiev.

Mais, remarqua-t-il, les Nippons commencent à donner des signes d'essoufflement. Leurs lignes de communication, trop étirées, sont menacées par les partisans.

Birka se renversa en arrière et ferma son œil valide. En cet instant même, Hermann VII Hasso fêtait encore son élection au trône en compagnie de quelques intimes. Il était le quatrième empereur que servirait Birka. Le précédent, Manfred, avait régné neuf ans. Rares étaient les souverains à franchir le cap de la décennie, et c'était aussi bien ainsi. Hermann von Hasso se doutait-il que son accession au pouvoir suprême le condamnait à consumer son existence jusqu'au moment où la raison d'état réclamerait un nouvel empereur plus jeune et plus malléable ?

Peut-être était-ce une chance si Manfred ne s'était pas remis de l'envoûtement. Le défunt avait des qualités - sa crainte de la Sainte-Vehme par exemple, mais aussi beaucoup de défauts, en particulier un caractère très influençable.

L'écho étouffé d'une explosion fit tressaillir Hunfried Birka. Il se pencha pour sonner son infirmier mais avant que sa main ait atteint le cordon, la porte s'ouvrit sur le familier effaré.

- Seigneur Birka ! Serigneur Birka !

- Qu'y a-t-il ? Que signifie ce tumulte ?

- Des hommes se sont introduits sans « Zum Turken » ! hoqueta le familier, on se bat dans les étages et au rez-de-chaussée !

Dans le *torhaus* situé une centaine de mètres en avant du bâtiment principal, deux sentinelles engoncées sans d'épaisses fourrures d'ours égrenaient les minutes qui les séparaient encore de la relève. Les deux familiers appartenaient à la Section d'Assaut de la Sainte-Vehme, cent soixante individus dont l'unique tâche consistait à veiller sur la sécurité de QG de l'Obersalzberg et de ses résidents.

- C'est l'heure de ta ronde, ricana le plus âgé des deux hommes.

- Ma ronde ? protesta l'autre. Il gèle plus fort qu'en Pays de Thulé et il fait plus noir qu'au Royaume du Tartare. Je préfère attendre ici que le *sturm* amène la relève !

- Mais si le *sturm* s'aperçoit que tu n'a pas fait ta dernière ronde, il t'arrachera la peau du dos avec sa cravache !

L'autre grommela quelques mots indistincts avant de quitter l'abri du *torhaus*. Il fit deux ou trois pas dans la neige qui craquait. « On n'y voit goutte ! » grommela-t-il en resserrant le col de son manteau.

Sur sa gauche, il devinait la masse de l'ancienne auberge. Une rafale de vent glacé fit couler des larmes sur ses joues. Il renifla et scruta à nouveau les ténèbres. Machinalement, son regard se porta plus bas sur le Berghof dont certaines fenêtres étaient éclairées. Il y eut alors un chuintement puis une intense lueur blanche déchira la nuit, suivie d'un craquement.

L'homme s'immobilisa.

L'explosion ébranla l'Obersalzberg, le souffle brûlant renversa presque la sentinelle qui tituba, momentanément aveuglée. Puis une énorme boule orangée enfla comme un soleil miniature, et des cascades de flammes ruisselèrent sur le toit du Berghof. Sous l'effet de la chaleur, le manteau de neige se mit à fondre en cataractes, avec des sifflements de vapeur. En se protégeant les yeux avec son avant-bras, la sentinelle distingua une forme fuselée suspendue à la frange de la nuit.

- Un aéronef ! souffla la deuxième sentinelle qui venait de rejoindre la première.

Des silhouettes surgissaient du Berghof sinistré. On entendait des hurlements dans les étages. Un lourd panache de fumée grasse enveloppait le bâtiment. L'Obersalzberg résonnait de mugissements de trompes et de tintements de cloches. Sur le Klaushöhe où résidaient les employés d'entretien et d'administration, les sapeurs-pompiers quittaient leurs casernements. Des débris calcinés, aspirés par les courants d'air, commençaient à retomber sur d'autres bâtiments, communiquant l'incendie. En quelques secondes, le petit Teehaus sur le Mooslahnerkopf, en dessous du Berghof, s'embrasa à son tour.

On y voyait maintenant comme en plein jour et des hommes à demi-éveillés se précipitaient pour découvrir le spectacle. Leur attention fut attirée par des appels et des détonations provenant de « Zum Turken ».

Un officier s'avança vers l'entrée mais il s'abattit, le nez dans la neige, avant d'avoir traversé l'esplanade. Puis, noyés dans le grondement de l'incendie, deux explosions éparpillèrent des corps ensanglantés. Une voix hurla :

- Sur la galerie !

De nouveaux tirs semèrent la mort parmi les familiers qui coururent se mettre à l'abri. Un homme se traînait sur des moignons de jambes, un autre marchait à l'aveuglette, son visage réduit à une plaie.

Des coups de feu isolés commençaient à répondre aux tirs venus de la galerie, mais les agresseurs bénéficiaient de la complicité de l'obscurité, alors que les silhouettes des familiers se détachaient dans la lueur de l'incendie.

Soudain, toutes les têtes se tournèrent vers le Kehlsteinhaus. Une explosion ébranlait la montagne et les flammes enveloppaient le nid d'aigle.

Ses soutes libérées, le dirigeable gagna de l'altitude.

Depuis la nacelle de commandement, le pilote et les deux barreurs contemplaient avec fascination, le spectacle de l'Obersalzberg qui ressemblait à un volcan en éruption avec ses coulées de feu et ses reflets moirés, le Kehlsteinhaus dardé vers le ciel comme un doigt lumineux, le Berghof vomissant flammes et fumée.

- Bien visé, conforma le pilote par l'intermédiaire du tube acoustique.

Les bombardiers s'esclaffèrent. Naphte et barils de poudre noire mêlés de grenaille avaient été largués avec précision, résultat d'un long entraînement au dessus des tourbières d'Erin.

- Et maintenant ? demanda le barreur de direction.

- Tu as entendu les ordres de Rollo, dit le pilote.

Le barreur hocha la tête.

- Assiette 4°... 3°... 2°... énonça-t-il à mesure que ses mains pesaient sur le volant.

- Altitude 1500, déclara le barreur de profondeur.

- Cap à l'ouest, indiqua le pilote après avoir jeté un dernier coup d'oeil en bas.

34

Ils descendaient l'escalier qui menait à l'étage inférieur lorsque survint un serviteur à demi endormi, son bougeoir à la main. Rollo cueillit le bougeoir dans la main du serviteur qui s'effondra, trois pouces de fer enfoncés dans la gorge.

Parvenus au premier étage, ils scrutèrent les couloirs sans rien déceler de suspect, mais au rez-de-chaussée, les choses se compliquèrent : trois familiers jouaient aux dés tandis qu'un quatrième sommeillait sur une banquette. Un joueur leva les yeux. Il allait donner l'alerte quand Arno pressa la détente de son pistolet à aiguilles. Un dard d'acier troua la cuirasse du familier comme si elle avait été en papier mâché. Les trois canons de l'arme accomplirent une rotation, la lumière se bloqua en face du bassinet et Arno appuya une seconde fois sur la détente. Le deuxième dard pénétra dans le dos d'un autre joueur qui poussa un cri étouffé. Mais le troisième comparse était déjà debout et le dormeur avait bondi sur ses jambes et empoignait un pistolet. Arno baissa la tête et le coup, tiré à hauteur du visage, abattit l'homme qui se tenait derrière lui. Dans le même temps, Slamain faisait tourner un anneau à lancer autour de son index. La rondelle d'acier trancha la gorge de sa cible avec une précision chirurgicale, et l'épée de Rollo acheva la besogne.

Le dernier familier se jeta à genoux en suppliant qu'on l'épargnât. Une masse d'arme l'étendit.
- Par ici, souffla Arno en indiquant une grille abaissée.

Les autres manoeuvrèrent ensemble le mécanisme et se ruèrent par l'ouverture. A présent, ils étaient dans les sous-sols de « Zum Turken » mais l'alerte était donnée. Des portes claquèrent de chaque côté du corridor. L'épée à la main, Arno et ses compagnons frappèrent ceux qui s'approchaient, le couloir retentit de plaintes et de gémissements.

- Je dois trouver Birka ! murmura Arno.

Un groupe de secrétaires désarmés surgit et une mêlée confuse s'ensuivit, ne laissant que morts et blessés. Slamain porta la main à son flanc. « Ce n'est rien, dit-il, une égratignure ! »

- Séparons-nous ! proposa Arno. Rollo et trois hommes, au sous-sol... avec Slamain et un autre, nous descendrons au second sous-sol...

Rollo hésita. Dès le départ, il avait été convenu que le commando resterait groupé. Cependant, il acquiesça.

- D'accord... faites pour le mieux.

Il suivit un instant des yeux les trois silhouettes qui s'éloignaient vers l'escalier, puis il enfonça une porte à coups de masse. La porte se disloqua avec un craquement. Le long des murs, les rayonnages supportaient huit siècles de documentation. Des employés épouvantés se pressaient les uns contre les autres comme un troupeau affolé. Tandis qu'un homme du commando les tenait en respect, Rollo battit le briquet et enflamma une liasse de documents qu'il éparpilla à travers la pièce. Des volutes de fumée s'élevèrent, des dossiers se mirent à flamber, l'air devint vite irrespirable.

- Allons plus loin ! cria Rollo.

Toussant et crachant, ils sortirent. Les rayonnages s'écroulaient à grand fracas, la pièce s'embrasait.

Ils franchirent une autre porte qui donnait sur une pièce toute pareille à la précédente. Ils y mirent le feu et passèrent à la suivante. Soudain, un groupe armé surgit et les hommes de Stern luttèrent pour ne pas se laisser déborder. L'étroitesse du couloir les avantageait, mais des renforts arrivaient sans cesse. Rollo saignait d'une blessure légère, mais un de ses compagnons s'écroula, une horrible plaie trouant sa poitrine. « En arrière ! » hurla Rollo.

Ils lâchèrent plusieurs coups de pistolet dans la cohue puis dégainèrent épées et poignards. Le visage maculé de fumée et de sang, Rollo contenait toujours la meute. Chaque coup portait tandis que le feu se propageait. On se bousculait, on se piétinait, on s'entretenait pour fuir les sous-sols, mais les fuyards finissaient toujours par se heurter à Rollo et ses deux compagnons, ivres de sang et de fureur, qui frappaient comme des bouchers dans un abattoir.

Puis tout sombra dans la confusion. Rollo restait seul, ses deux compagnons agonisaient. L'homme de Stern, noyé dans une fumée de plus en plus épaisse, ne distinguait presque plus les silhouettes qui se bousculaient autour de lui. Il frappait à l'aveuglette, perçant ici, tailladant là. Sa jambe droite le lâcha et il tomba sur le côté, mais nul ne se souciait du blessé. Tous étaient occupés à

fuir . Rollo se laissa glisser le long du mur en repoussant un moribond qui s'accrochait à lui. Il aurait préféré succomber au grand jour et non dans cet enfer souterrain, mais après tout, songea-t-il, je n'ai rien à regretter, sinon de ne pas voir une aube nouvelle se lever sur l'Europe débarrassée de la Sainte-Vehme.

Il se vidait lentement de son sang, et son esprit sombrait dans la confusion. « Nous avons réussi », murmura-t-il en s'adressant à tous les anonymes de Stern tombés depuis des siècles et des siècles, « nous avons abattu l'hydre dans son repaire... le reste sera facile... »

Il mourut sur cette pensée.

Un ultime assaut emporta la ligne de défense extérieure établie par le commando. Le long de la galerie dévastée, aux rambardes arrachées, disloquées, les six hommes gisaient parmi les morts et les blessés. L'esplanade illuminée par l'incendie était jonchée de corps, plus de quarante familiers ne verraient pas le jour se lever sur les décombres.

Des sous-sols, l'incendie avait gagné le rez-de-chaussée puis les étages de « Zum Turken ». Des dizaines de tonnes d'archives alimentaient un enfer visible à plusieurs lieues à la ronde, et qui concurrençait celui du Berghof. Dans la cour, la neige fondait en une boue sanglante, des ruisseaux s'écoulaient jusqu'aux guérites. Et partout retentissait le même cri :

- Le seigneur Birka ! Où est le seigneur Birka ? Quelqu'un a-t-il aperçu le seigneur Birka ?

- Des intrus dans « Zum Turken » ? grinça Hunfried Birka.

Il considéra l'infirmier d'un air excédé, comme s'il le soupçonnait de s'enivrer en cachette. Mais le familier bafouillait d'excitation et non d'ivresse. A ce moment, des détonations éclatèrent.

- Pousse mon fauteuil jusqu'au couloir !

- Mais, Seigneur, vous ne comprenez pas...

- Obéis ! gronda Birka.

Il constata lui-même la situation, la panique qui s'était emparée du personnel. Secrétaires, chefs de services, employés du codage, geôliers et gardes tentaient désespérément de remonter au rez-de-chaussée, se protégeant tant bien que mal de la fumée.

- Arrêtez ! hurla Birka, sans autre résultat que d'augmenter la bousculade. Il agrippa un individu aux yeux hagards. Toi, comment t'appelles-tu ? Quelle fonction...

- Dieter Rossbach, seigneur Birka, je suis sous-archiviste au V/b, « Renseignements en Territoire Andin »...

- Où cours-tu ainsi ?

- Des centaines d'hommes armés ont envahi « Zum Turken », seigneur Birka, et il y a le feu au Centre Documentation et Fichiers... le feu partout ! Il faut sortir d'ici !

Il profita d'un instant d'inattention du haut dignitaire pour se dégager et disparaître dans la cohue. Des cris fusaient :

- Ils tiennent le rez-de-chaussée !

- Le premier sous-sol brûle !

- Il faut passer par le système d'aération !

- Impossible ! Les bouches sont scellées par des grilles !

- Enfonçons-les !

Des fuyards bousculèrent le fauteuil roulant. Birka cria des ordres que personne n'entendit. C'était chacun pour soi.

- Ramène-moi à mon cabinet ! aboya Birka.

Mais son infirmier l'avait abandonné pour se joindre au troupeau affolé. Crachant un chapelet de malédictions, l'invalides manoeuvra lui-même son fauteuil et regagna tant bien que mal son antre. Une bouffée de fumée le fit tousser. Au prix d'efforts exténuants, il parvint à franchir le seuil de la pièce et referma la porte.

- « Zum Turken » brûle, grommela-t-il entre ses dents. Et quoi encore ?

Il avait à moitié traversé la pièce quand la porte se rouvrit derrière lui.

Arno avait son idée. Dans un premier temps, il entraîna Slamain et son autre compagnon vers le second sous-sol. Deux secrétaires rencontrés en chemin tombèrent sous leurs coups.

- Ici ! dit Arno en montrant une porte.

L'homme de Stern empoigna la masse et la porte s'écroula.

Dans cette même pièce, le *graf* Ulrich avait été soumis à la torture. Slamain décrocha une torche du mur et mit le feu aux tentures. Arno répandit le contenu d'une vasque d'huile sur le dallage. En quelques secondes, les flammes grondèrent.

Ils quittèrent la Chambre d'Airain où la Sainte-Vehme avait tenu ses parodies de justice, et passèrent dans une salle voisine également désertée. Slamain joua de nouveau de la torche.

Ils tombèrent ensuite sur deux bourreaux et leurs assistants. Arno étripa un tourmenteur puis aida Slamain à se débarrasser du second. Les assistants s'enfuirent.

A présent, Arno reconnaissait parfaitement les lieux. Il guida ses deux compagnons vers un étroit couloir fermé par une grille. Les gardiens avaient abandonné leur poste, des trousseaux de clefs étaient encore accrochés à des clous fichés dans le mur.

Une vingtaine de portes se succédaient de chaque côté du boyau. Tandis que le troisième homme assurait le guet, Arno et Slamain déverrouillèrent fiévreusement les cellules.

- Sortez ! Vous êtes libres !

Mais les malheureux prisonniers étaient incapables du moindre mouvement, squelettes aux membres rompus, débris humains infestés de vermine. L'un d'eux leva vers Arno une face d'une pâleur crayeuse ; les yeux démesurément agrandis emplissaient son visage. L'homme était entièrement nu à l'exception d'une bande de toile qui ceignait ses reins. Ils croupissait dans ses excréments et un sourire idiot découvrait ses gencives.

- Lothar von Vargo ! murmura Arno. C'est moi, Arno von Hagen.... Ne me reconnaissez-vous pas ?

- Lo... ar... on... ar... go... grimaça le prisonnier avant d'éclater en sanglots.

Il poussa un cri strident puis, se traînant sur les genoux et les coudes, il alla se blottir dans un angle de son réduit.

Slamain secoua la tête. « On vient ! » cria leur compagnon posté à l'entrée du boyau. Ils déchargèrent leurs pistolets sur cinq silhouettes vêtues de noir. Les familiers ripostèrent et l'homme de Stern tomba, touché en pleine poitrine. Un furieux combat opposa ensuite Arno et Slamain aux trois familiers survivants. Arno tua son adversaire mais Slamain succomba sous les coups des deux autres. Arno poignarda l'un d'eux et poussa si vigoureusement le dernier que celui-ci s'enfuit sans demander son reste.

Arno hésita. Derrière lui, les portes des cellules restaient ouvertes mais personne n'en sortait. Il remonta les escaliers et s'engouffra dans un couloir. Des détonations résonnaient à l'étage supérieur. Un familier titubait, aveuglé par son propre sang. Arno l'abattit d'un coup d'épée.

Puis, dans un tourbillon de fumée, six individus le dépassèrent sans même le remarquer. Il atteignit un coude du couloir et sursauta à la vue d'une silhouette arc-boutée sur les roues de son fauteuil d'infirme

- Birka !

L'invalidé s'introduisit dans une pièce. Deux secondes plus tard, Arno le suivait.

- Vous me reconnaissez, dit Arno en s'adossant à la porte.

- Bien sûr, répondit Birka sans manifester le moindre trouble. Arno von Hagen... je pensais bien te revoir un jour mais j'avoue que les circonstances me sont défavorables...

- Je viens de rencontrer Lothar von Vargo, annonça Arno en bloquant la porte avec un coffre.

- Lothar von Vargo a joué un jeu dangereux et il a perdu. Il savait ce qu'il attendait s'il échouait.

- Et les autres ? Tous ces malheureux dans les cellules ?

Birka haussa les épaules.

- Quelle importance ? S'ils sont toujours en vie, c'est qu'ils peuvent être encore utiles à la Sainte-Vehme.

Il restait un dard d'acier enclenché dans l'un des trois canons du pistolet d'Arno. Braquant l'arme sur le visage d'Hunfried Birka, le jeune homme s'approcha de l'infirme qu'il fouilla méthodiquement.

- Je ne porte jamais d'arme, ricana Birka.

- Je préfère m'en assurer.

- Que comptes-tu faire à présent, jeune Hagen ?

- Vous tuer, répondit froidement Arno.

- J'ai condamné Ulrich von Hagen à mourir sur l'échafaud, et tu m'as condamné à ce fauteuil roulant... ne sommes-nous pas quittes ?

Arno découvrit la marque encore visible du fer rouge sur son front.

- A l'époque, j'ai bénéficié d'un traitement de faveur. Le prétendu *trälar* adopté par le *graf* a été marqué puis vendu comme esclave...

- Asbod disait la vérité, rétorqua l'infirme en souriant, tu n'as jamais été rien d'autre qu'un *trälar* frank ramené par le *graf* et son épouse après le décès de leur nouveau-né. Sur ses vieux jours, Ulrich von Hagen ne put s'empêcher de confier son secret à sa concubine... ainsi, tu ne dois rien à la mémoire des Hagen, mon jeune ami...

- Vous mentez !

- Non, je ne mens pas, mais tu refuses de reconnaître la vérité. Nous n'avons aucune raison de nous entretuer. Des erreurs ont été commises mais rien d'irréparable. Tu me laisses la vie, je sauve la tienne, et nous repartons sur de nouvelles bases.

Arno se sentit gagné par un étourdissement. Confusément, il sentit que Birka disait la vérité, qu'il n'était pas l'héritier légitime des Hagen et qu'il l'avait toujours su. Dans le même temps, cependant, il se souvint de Dame Inga si belle, si bonne et si aimante, du *graf* Ulrich, sévère mais généreux, et de la petite Sigrid qu'il chérissait comme une sœur, et il balaya d'un geste les révélations de son ennemi.

- De toute manière, nous sommes tous les deux condamnés à mourir dans « Zum Turken ». Entendez-vous la rumeur de l'incendie? Il faudrait être salamandre pour traverser le brasier. Voyez : la fumée passe déjà sous la porte ! regardez les murs : la pierre vire au rose ! Ne sentez-vous pas la chaleur qui augmente sans cesse ? Pourtant, le feu ne dévorera que votre cadavre, ajouta-t-il en élevant le canon de son pistolet, car je vous tuerai avant. J'en ai fait le serment.

La violence de la menace troubla Birka qui s'agita dans son fauteuil.

- Et tu perdras ainsi ta seule chance d'échapper à ce piège, susurra-t-il. Car il y a un moyen connu de moi seul pour quitter encore « Zum Turken » !

Arno secoua la tête. L'extrémité de son doigt blanchit sur la détente du pistolet.

- Attends ! glapit Birka. Il y a un passage secret, c'est la vérité, je le jure par le Saint-Nom ! Un souterrain part de ce cabinet pour déboucher à flanc du Mooshaner, à la limite de la forêt et de la vallée de Schellenberg !

- Continuez !

- Moi seul connais le mécanisme qui livre accès au souterrain... moi seul !

Arno fit pivoter le fauteuil face au mur opposé.

- Prouvez-le!

- Il faut me jurer...

- Vous sortirez d'ici, promit Arno, je le jure.

Il poussa le fauteuil dans la direction indiquée par Birka. Le haut dignitaire découvrit un pan de mur caché derrière une tapisserie et promena ses doigts sur les moellons.

Rien ne se produisit. Arno éclata d'un rire sans joie.

- Attends ! supplia Birka.

Un moment s'écoula tandis que, dans les profondeurs de la muraille, un mécanisme complexe s'enclenchait lentement. Toute une section de muraille pivota vers l'intérieur en dévoilant et étroit et ténébreux passage.

- Là ! Voilà ! Qu'est-ce que je te disais !

- C'est parfait, admit Arno en repoussant le fauteuil roulant.

- Que fais-tu ? hurla Birka. Tu avais promis !

- J'avais juré, c'est exact. Et après ?

Il appuya sur la détente. Le dard troua la poitrine de l'infirme qui ouvrit des yeux exorbités. Une bave mousseuse affleura à ses lèvres, puis son menton s'affaissa, ses mains décharnées retombèrent de chaque côté du fauteuil. Arno s'empara d'un bougeoir et scruta l'intérieur du boyau.

- Après tout, marmonna-t-il, mourir pour mourir, autant tenter ma chance par ici.

Et il s'introduisit par l'ouverture.

APRES

Ile d'Erin.
Automne.

Du sloop partit un canot qui gagna le rivage à force de rames. A l'avant se tenait un homme barbu, aux cheveux longs et emmêlés qui retombaient sur le front et la nuque, au regard las. Il portait la broigne de peau couverte de lamelles de fer par dessus laquelle était jeté un plaid brun. A son côté pendait la courte épée appelée *swerd* par les autochtones.

Le canot s'immobilisa avant de toucher la grève de cailloux et de coquillages, et le barbu enjamba le plat-bord. De l'eau aux cuisses, il marcha jusqu'à la plage sans se retourner. Le canot avait fait demi-tour et regagnait le sloop.

Un crachin froid tombait qui détrempeait le sable et rendait les galets glissants. L'homme traversa la plage en évitant les paquets de varech. Il escalada la dune et s'arrêta un instant pour se repérer. Devant lui se dressait le Mont Kippure et plus au sud les sommets arrondis des Wicklows. La côte présentait une avancée qui devait être la Tête de Wicklow. L'homme émit un grognement de satisfaction. S'il avait fait beau, il aurait peut-être pu, en se retournant, apercevoir l'endroit d'où le sloop avait appareillé : la pointe de Braich y Pwll, en district gallois. Mais le temps était couvert et la lointaine côte galloise restait noyée dans la grisaille.

Un chemin empierré serpentait au pied de la dune, à travers la lande d'un vert tendre. Des murets de pierre blanche délimitaient des pâturages où s'ébattaient quelques chevaux.

- Erin, murmura Arno.

L'endroit était bien tel qu'il se l'imaginait.

Il avait traversé la moitié de l'Europe pour arriver ici. Laissant derrière lui l'Obersalzberg en proie à un chaos indescriptible, il avait dormi le jour et marché la nuit jusqu'à Nuremberg. Il avait évité les hordes jetées sur les routes par la révolte, il avait vu brûler les burgs et il avait entendu les cris des agonisants, le grondement des bombardes. Près d'Heidelberg, il avait trouvé le manoir réduit à quatre murs noircis, mais d'Urien et de ses autres occupants, aucune trace.

A Heidelberg, l'université ne fonctionnait plus, les étudiants s'étaient dispersés et des épidémies ravageaient la population. Arno s'était procuré un cheval et il avait repris la route vers l'ouest, toujours vers l'ouest, jusqu'à la mer du Nord.

Dans un petit port côtier, il avait échangé sa monture contre une place à bord d'un cotre qui avait embarqué une demi-douzaine de familles à destination de la Celtique insulaire, la Grande Bretagne. Chaque famille avait payé le prix fort pour cette traversée. Le cotre, longtemps talonné par une embarcation pirate, réussit à lui échapper à la faveur de la nuit. Il débarqua ses passagers près de l'estuaire de la Tamise.

Londonstadt avait l'apparence d'une ville morte. Des monceaux de cadavres s'entassaient à chaque coin de rue et le palais du gouverneur finissait de se consumer.. Arno gagna les quais, trouva l'auberge tenue par Stede, et se fit reconnaître. Stede lui expliqua que le nouveau Parlement tenait ses assises à Leicester et que les dernières troupes fidèles au Reich menaient une guerre perdue d'avance quelque part dans les Lowlands. Il offrit un peu d'argent et un guide à Arno pour le conduire dans les Galles. Quelques jours plus tard, Arno trouva un navire sur lequel il franchit le bras de mer qui le séparait d'Erin.

Il avait quitté l'Obersalzberg depuis cinq mois.

Il descendit jusqu'au chemin et prit la direction du nord. Après une demi-heure de marche, il rencontra une carriole que conduisait un vieil homme auquel il demanda si la route suivie menait bien à Dublin.

- Vous voulez dire Baile Atha Cliath, jeune homme, rectifia le vieux en considérant son interlocuteur d'un œil sagace. Dublin, c'était l'ancien nom donné par ces foutus Teutons, que Cuchulainn les crève tous ! ajouta-t-il en crachant par terre.

- Baile Atha Cliath, approuva Arno en souriant. Suis-je sur la bonne route ?

- Pour sûr, mon jeune ami, pour sûr ! Vous y serez avant deux jours !

- Vous connaissez Dun Laoghaire ?

- Pour sûr ! Charmant village, vous pouvez me croire !

Dun Laoghaire était bien un charmant village situé sur la route de Baile Atha Cliath, un village de quelques centaines d'habitants avec son auberge, sa forge, son moulin, son pressoir et un abattoir jouxtant une tonnellerie. Il y avait également un four à pain, un atelier de menuiserie et de charpente et

même une école près d'une coquette chaumière typique de la région. On entendait des rires d'enfants et une voix dont les intonations firent bondir le cœur d'Arno.

Alors il s'assit sur une borne, affreusement las, indifférent aux regards curieux que lui lançaient les passants. Il attendit ainsi jusqu'au moment où les enfants s'égaillèrent dans la rue comme un vol de moineaux. Alors il se leva et entra dans la salle de classe.

Adallinde leva des yeux étonnés vers cet étranger qui vacillait sur le seuil. Puis elle s'écria :

- Arno ! Arno von Hagen !

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

- Arno ! Comment...

- Plus tard, murmura-t-il, plus tard.

Il aurait toute la vie pour lui raconter.

* *
*

« Au crépuscule de mon existence, il m'arrive encore parfois de douter que nous ayons réussi dans une entreprise qui paraissait impossible. Et pourtant, la réalité est là : le Reich s'est bel et bien effondré.

On dit que le coup fatal fut porté par le Groupe Stern. On dit qu'il fut porté par les Hérétiques du Vrîl. En vérité, le coup fatal fut porté par une poignée d'individus déterminés qui frappèrent là où le Reich s'y attendait le moins, sur l'Obersalzberg. Cette nuit-là s'écroulèrent les piliers de la tyrannie tandis que succombaient l'empereur et ses ministres. L'incendie qui ravagea « Zum Turken » mit un terme aux agissements de la Sainte-Vehme.

Pourtant, nous devons être vigilants. Le Reich est détruit, l'Europe a mis un demi-siècle à se reconstituer sur de nouvelles bases, mais dans l'ombre, des forces existent toujours qui conspirent à renouer avec le passé. Des individus attendent toujours le retour de celui qu'ils nomment le Premier. Ces mêmes individus s'acharnent encore à prouver les théories de la Terre Creuse, faisant fi de toutes les certitudes scientifiques et niant les plus récentes découvertes.

Alors je le répète : restons vigilants. Gardons les yeux bien ouverts. La lutte est loin d'être terminée. Je soupçonne qu'elle ne fait que commencer – ou recommencer ».

Extrait de *« Relations des Faits et Evènements qui entraînent la Chute du Reich »*, par Maître Urien (Université Nouvelle de Cantorbéry, Territoire Libre de Grande Bretagne).

FIN (peut-être)